

LE DEVOIR
LE DEVOIR
LE DEVOIR
LE DEVOIR
LE DEVOIR

le plaisir des
livres

Champigny

"LA PLUS GRANDE LIBRAIRIE
FRANCOPHONE D'AMÉRIQUE"

P. Vennat, La Presse

4380 ST-DENIS, MONTRÉAL
H2J 2L1 TEL. (514)844-2587



MARCEL PROUST

Portrait de l'artiste dans ses détails

PROUST

Ghislain de Diesbach
Librairie Perrin, 1991.

Christian Allègre

AUTEUR des *Secrets du Gotha* en 1962, d'une histoire de l'émigration couronnée par l'Académie française en 1975, d'une biographie de Madame de Staël qui a reçu le prix Goncourt de la biographie en 1983, et d'ouvrages sur Necker et sur la princesse Bibesco, Ghislain de Diesbach s'est lancé, après Léon-Pierre Quint en 1925, André Maurois en 1949 et George Painter en 1966, dans une grande biographie de Marcel Proust (775 pages), et c'est une belle réussite.

Armé des 19 tomes parus de la correspondance (il en reste deux à paraître) que n'avaient pas ses prédécesseurs, et des précieuses notes qu'y a jointes leur éditeur Philip Kolb, des 20 numéros du Bulletin d'Informations proustiennes, des 40 numéros du Bulletin Marcel Proust, des 18 Cahiers Marcel Proust, de journaux inédits de l'époque et de confidences de descendants d'aristocrates que lui seul aura pu obtenir, il nous offre un portrait complet et sans ménagements de l'auteur de la Recherche, où tous les détails de ses habitudes et de sa personnalité sont étalés.

Il y a tout lieu de croire que cette biographie fera longtemps autorité, grâce à sa richesse documentaire et sa perspicacité, n'ayant rien d'une hagiographie, aussi longtemps du moins qu'un universitaire agacé par les partis-pris (contre la province, par exemple) et le parisianisme de l'auteur ne décidera pas d'en extraire la richesse pour la transporter en milieu moins codé. Car voici la plus mondaine, la plus parisienne, et en quelque sorte la plus proustienne des biographies de Proust. C'est un monument, vraiment, et qui brille par ses défauts mêmes.

Ghislain de Diesbach a une plume superbe, il parle « comme dans les salons » à la conquête desquels Proust se lançait comme d'un Graal; il est habile à en déceler les perfi-



dies, sa langue est à la fois sûre d'elle, riche et familière, d'une verve piquante et vive, d'un goût excellent, sachant mêler ensemble la pointe et le compliment, le blâme et l'éloge, tout ce qu'il faut pour intéresser, amuser, émouvoir dans un salon parisien et pour arriver à cette fin aussi factuelle que brutale : un por-

trait que beaucoup jugeront atroce de ce pauvre Marcel. Le trait le plus dérisoire peut-être chez ce génie est sans doute d'avoir tant dépensé d'énergie — et des milliers de lettres — pour non pas cacher mais pour nier une homosexualité qui était notoire dans tout Paris. Ces milliers de lettres (celles à cette

grande langue d'Antoine Bibesco, par exemple) ont fini par lasser Diesbach qui fait l'aveu de son dégoût dans sa préface. Héros principal de sa propre oeuvre, Proust ne pouvait négliger un instant l'opinion qu'il voulait qu'on ait de lui, même si le Narrateur de la Recherche est finalement un personnage plutôt fatot.

Autre trait frappant : l'usage tyrannique qu'il fait de son asthme. Sa maladie lui sert de titre de noblesse et de garde-fou. En villégiature ou dans les salons où il se rend, il écrit à ses hôtes pour exiger des aménagements spéciaux. Si la pratique était courante à l'époque, il la porte à un point inégalé. D'autre part, il protège son travail derrière cet asthme. Diesbach fait justement remarquer que si Proust avait été aussi souvent malade qu'il le dit, il aurait fallu qu'il vive 20 ans de plus pour écrire tout ce qu'il a écrit.

Mais les flatteries, les faux-fuyants de Proust, la soif d'égards, les dépit amoureux de cette « reine » contrainte d'usurper ce titre ne sont pas forcément rebutants.

J'ai eu personnellement la réaction inverse. Plus les détails ridicules ou sordides, plus les complications, le masochisme, les mièvreries ou les petites fesses de ce caractère avide s'accumulaient ou se laissaient deviner, plus je trouvais poignantes cette soif de parvenir, cette course contre le temps à la conquête de l'amour parfait et de la gloire totale, cet irrépressible élan éperdu vers une sorte de superbe solaire tout à fait illusoire, mais si emblématique dans son mépris bourgeois de la bourgeoisie et de ses intérêts mesquins.

Ridicule mais sympathique par dessus tout est la générosité ostentatoire de Proust, qui aurait donné une Rolls Royce pour voir passer un beau garçon et qui laissait des pourboires exorbitants. Elle témoigne d'un orgueil démesuré et d'une insécurité profonde, mais en même temps que de la terreur de manquer d'amour, d'une vision festive et dépressive de la vie qui est une forme d'aristocratie. Sans compter que par moments on éclate de rire. Je pense par exemple à cet épisode où Proust, qui a 30 ans, piqué par un mot de Bertrand de Fénelon (l'un des modèles de Saint-Loup) après qui il soupire en vain depuis des mois et qui est venu lui faire ses adieux (il vient d'être nommé à Constantinople), se jette sur lui avec toute la rage de son

Voir page D-4 : Proust

LA PESTE VERTE

ICONOCLASTES-5

GÉRARD BRAMOULLÉ
LES BELLES LETTRES

Volée
de bois
vert

LA PESTE VERTE

Gérard Bramoullé
Collection Iconoclastes
Les Belles Lettres
Paris, 1991, 208 pages.

Louis-Gilles Francoeur

TOUTES les valeurs, toutes les recherches intellectuelles et sociales du siècle auront désormais leur Inquisiteur. Et les nouveaux Inquisiteurs pourront être édités dans la collection Iconoclastes, des Editions Les Belles Lettres.

La peste verte, de Gérard Bramoullé, est le dernier pamphlet de cette collection conçue pour provoquer, aiguillonner, voire choquer. On y a déjà ciblé les non-fumeurs, Casiro, les chefs d'État et les « sorcières modernes ». On s'apprête à y dépecer l'égalité, les bons sentiments, le sexe, etc.

Certes, le propos de Bramoullé est souvent superficiel et ses « démonstrations » de la non-existence de certains phénomènes, comme l'effet de serre ou les pluies acides, tout comme son apologie du DDT et sa défense des dioxines, font du rase-mottes à l'altitude des sophismes. Certes, ce pourfendeur des nouveaux dogmatismes verts est lui-même teinté, pour ne pas dire imbibé, d'un néo-libéralisme tout aussi doctrinaire, un piège que les chasseurs de nouvelles religions ont très peu évité depuis l'Inquisition...

Pourtant, voilà un livre qu'on dévore parce qu'il est décapant. Comme une caricature, un genre qui utilise l'exagération comme un rayon X pour faire apparaître de nouvelles vérités.

Trois publics seront très satisfaits de ce livre. D'abord ceux qui se sentent menacés par la défense de l'environnement et qui, comme certains barons de l'industrie et apôtres du béton, voudraient bien couper la parole à la clameur verte. Le livre séduira aussi par la verdeur de son propos ceux qui se passionnent d'environnement et qui ont le goût d'y investir intellectuellement sans pour autant entrer dans une nouvelle religion, sans pour autant enterrer leur liberté sous de nouveaux dogmes, sans pour autant sombrer dans une nouvelle idéologie qui aurait l'air de les transcender toutes au nom de l'avenir de la Planète... Enfin, ceux qui désespèrent de la grisaille médiatique et qui, vandales intellectuels sur les bords, se délectent de tout venin de bonne cuvée et siroteront le piquant dont on rehausse ici la verdure!

Gérard Bramoullé voit dans l'écologiste contemporain une religion opposant Humains et Nature, qu'il faudrait tuer dans l'oeuf avant qu'elle n'engendre fanatisme, arbitraire et oppression, en somme un nouveau socialisme. À son avis, l'écologisme n'est qu'un maquillage vert sur une statue de Lénine. À preuve, dit-il, les environnementalistes prônent le renforcement des réglementations, misent sur un État qui est pourtant le pire des pollueurs avec ses centrales

Voir page D-2 : Vert

LUC BRISSON

La cosmologie entre Platon et le big bang

Heinz Weinmann

APRÈS HUBERT REEVES, voilà un autre Québécois parti pour Paris, piqué par le virus de la *cosmic connection* (Carl Sagan). En effet, Luc Brisson vient de publier en collaboration avec Walter F. Meyerstein un livre passionnant et exigeant sur l'univers, sur le mode de fonctionnement général de la science : *Inventer l'univers, le problème de la connaissance et des modèles cosmologiques*, Les Belles Lettres.

Chercheur au CNRS à Paris, Luc Brisson a passé ses vacances d'été avec sa famille dans son village natal, à Saint-Esprit. Il a accepté de quitter ce lieu béni où souffle encore — tout au moins nominale — le *pneuma* du Paraclète pour me rencontrer à Montréal sur Saint-Denis où le *pneuma*, s'il n'est pas emprisonné dans les pneus des voitures, nous étouffe par ses miasmes délétères.

Depuis notre dernière entrevue, il y a sept ans, Luc Brisson a fait beaucoup de chemin. Il est reconnu aujourd'hui en France et en Allemagne comme un des sommets sur Platon. Comment « un gars de Saint-Esprit » s'est-il hissé à la fine pointe des études platoniciennes ?

Tête philosophique, avec en plus une « bosse des mathématiques » — on s'en rend amplement compte dans ce livre et durant l'entrevue —, Luc Brisson n'était pas intéressé par ce que le Québec des années 60 avait à lui offrir en guise de « philosophie ». Il y avait d'un côté toutes les séquences de l'ancien système, le thomisme et ses avatars et de l'autre, la philosophie allemande d'inspiration

heideggerienne. Comme j'avais par ailleurs fait des études dans un collège classique qui m'avait permis d'apprendre et de lire du grec pendant huit ans et du grec pendant six ans, je me tournais donc vers la philosophie grecque.

Pourquoi s'être intéressé avant tout à la philosophie de Platon et non à celle d'Aristote ? « Platon me paraissait l'auteur le plus intéressant dans la mesure où l'on trouve chez lui un espèce de concentré de toutes les connaissances et tous les arts de l'époque. Mais surtout, Platon n'est pas seulement un philosophe, c'est aussi un admirable écrivain. »

Depuis quelque temps, Luc Brisson a retraduit, publié en livre de poche chez Garnier-Flammarion, certains ouvrages de Platon — les lettres, *Phèdre* — et il vient de terminer une traduction du *Timée*, un vrai casse-tête pour le traducteur, même si l'on a, comme Brisson, consacré sa thèse de doctorat à ce traité cosmologique de Platon. Pourquoi retraduire Platon, alors qu'il existe des traductions fort bonnes ?

« En général, les traducteurs ont tendance à dénigrer le travail de leurs prédécesseurs. Ce n'est pas mon cas. Une traduction est essentiellement une adaptation destinée à faire comprendre à des gens qui ne connaissent pas la langue originelle l'ouvrage qui a été écrit dans cette langue. Or, la langue française a changé depuis une génération mais encore plus la culture. Il y a beaucoup moins de gens qui sont capables de comprendre spontanément un texte ancien même traduit dans une langue limpide. » Donc il faut plus d'explications.

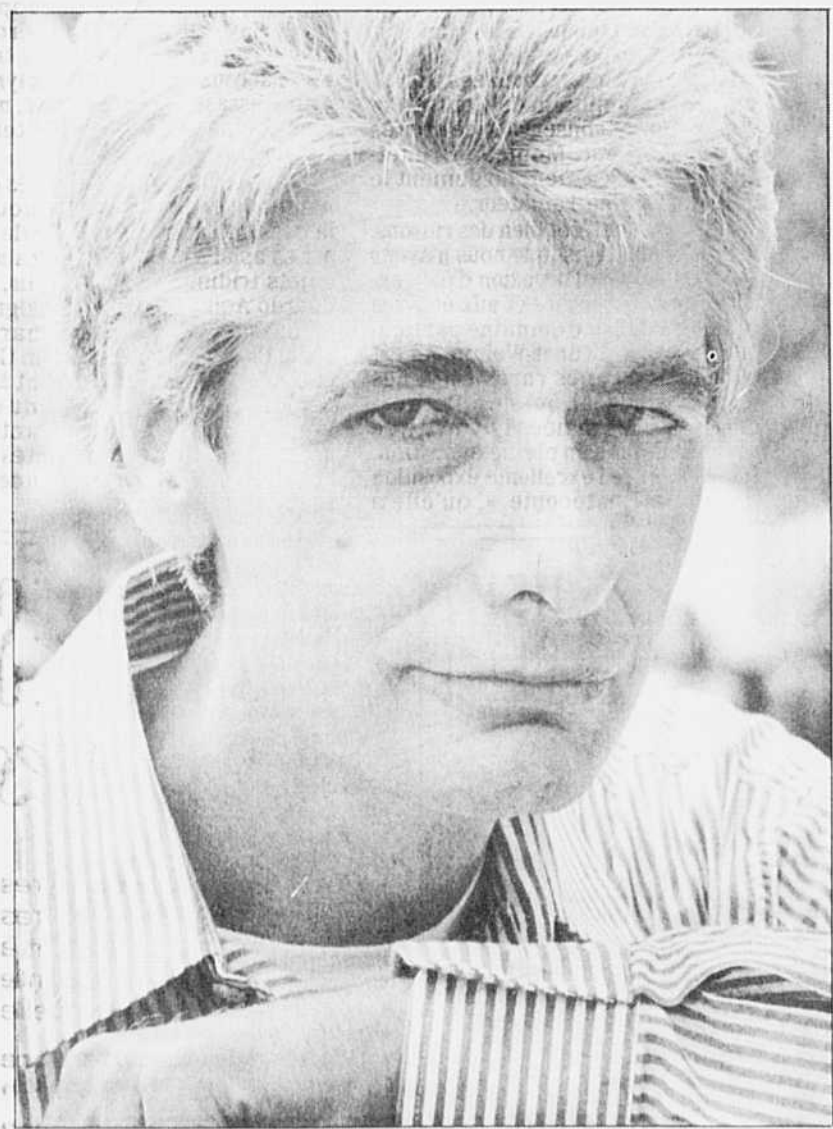
Le présent ouvrage est né d'un dialogue entre un connaisseur des sciences de l'Antiquité et un spécia-

liste des sciences modernes qui s'est plus particulièrement intéressé au modèle du big bang et qui, dans sa jeunesse — il est d'origine allemande —, a connu des physiciens autour de Max Planck. Travaillant sur le modèle du big bang, W. Meyerstein s'est posé un jour la question cruciale sur le fonctionnement de la physique : comment arrive-t-on d'abord au modèle qu'on vérifie ensuite pour savoir s'il correspond à la « réalité ». Le physicien, à son grand étonnement, s'est rendu compte que « la physique moderne fonctionne en ce qui concerne l'acquisition de la connaissance pratiquement sur le même modèle que les philosophes de l'Antiquité. » Il ne s'agit nullement de prétendre qu'il y a commune mesure entre les résultats de la science ancienne et moderne. Ce serait ridicule. Le problème n'est pas là. Il s'agit de s'interroger sur les fondements de la connaissance scientifique.

Or, ces fondements sont établis pour la première fois en Occident dans le *Timée*. Pour cette raison, ce traité est d'une portée capitale, car il envisage pour la première fois la connaissance scientifique sur le monde dans un langage purement mathématique. « Aristote critiquera sévèrement cette utilisation des mathématiques pour décrire l'univers et proposera la langue ordinaire. La position d'Aristote sera celle qui se maintiendra au cours des âges et ne sera mise en cause à la Renaissance qu'avec des gens comme Galilée qui reviendront aux mathématiques. »

Autre découverte fondamentale de Platon dont se souviendront confusément ses successeurs modernes : il y a un gouffre infranchissable entre le monde sensible et la con-

Voir page D-4 : Brisson



Luc Brisson

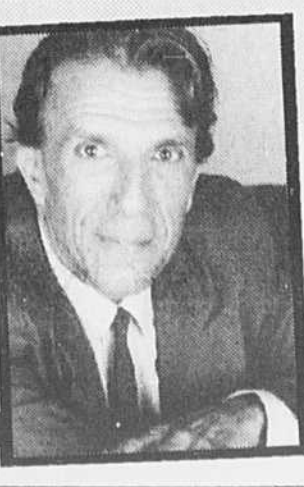
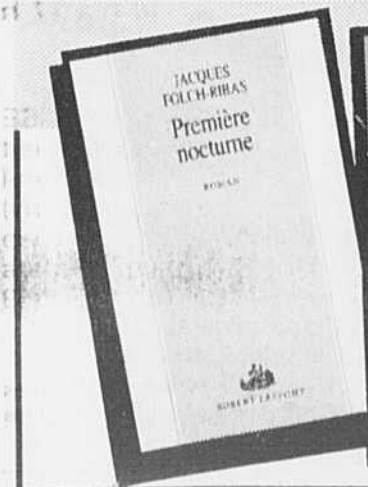
PHOTO PATRICK VILLENEUVE

JACQUES FOLCH-RIBAS

Première nocturne

ROMAN

Première nocturne, de Jacques Folch-Ribas, évoque un amour fou : celui du narrateur pour une femme insaisissable, dans le Paris bohème de la seconde après guerre. Entre roman, journal intime et mémoires, c'est le livre le plus personnel de l'auteur.



ROBERT LAFFONT

Sauf le respect que je vous dois

Robert LÉVESQUE
Le Bloc-notes

MON INTENTION était de vous parler de Brassens. Le vieux tonton Georges, grand pourfendeur de la connerie occidentale, a cassé sa pipe il y a à peu près dix ans. 29 octobre 81. Demain c'est *Le 22 septembre*, si belle chanson entre cent autres. « Un vingt-e-deux septembre au diable vous partites... et, depuis, chaque année, à la date susdite, je mouillais mon mouchoir en souvenir de vous... »

Vous parler de Brassens because une bonne biographie publiée au Lieu commun (sic, ça ne s'invente pas pour lui...), because toutes les occasions sont bonnes pour revenir au Sétois qui a supplié pour être enterré à la plage dans une tombe en sandwich entre la mer et l'eau, à celui qui grattait sa guitare comme on gratte le bas du dos des chats...

Because j'aime Brassens que je n'écoute presque plus jamais, et que j'ai peur, comme à la fin de *22 septembre*, que ce soit « triste de n'être plus triste sans lui ».

Mais les cons sont toujours aussi nombreux sur le chemin. Brassens ne les a pas tous fauchés, peu s'en fait; et comme il le chantait dans *Le Roi*, on peut déloger le shah d'Iran, dire un jour que c'est fini au petit roi de Jordani, et ça s'est vu dans le passé que Marianne soit renversé,



Georges Brassens et un de ses chats.

mais il y a peu de chances que l'on détrône le roi des cons.

Cette semaine trois routelets, un très vieux, un très moyen, un très jeune, se sont manifestés dans mon entourage, et comme le disait encore tonton Georges « le pluriel ne vaut rien à l'homme et si tôt qu'on est plus de quatre on est une bande de cons ». Ils étaient trois à m'assaillir durant cette folle semaine qui va...

Le très vieux, nommé Mordecai, a la gueule d'un Rudyard Kipling égaré dans la dernière bourgade abandonnée par une France affolée du côté de ce qui devait être les Indes. Il écrit des histoires toutes nombreuses, et il s'en raconte des plus coriaces encore lorsque, passé

minuit, à plus de quatre, ils font le sirtaki des colonies sur des zincs mouillés du côté de la zone anglaise, en forteresse, avec les *old timers* du Woody's Pub. Mais il n'est pas Hemingway, le pauvre, et nous ne sommes pas Cuba. Les matins sont tristes... les nuits froides et la santé vous donne parfois de ces alarmes, on se demande si trop d'alcool dur et trop d'idées molles ne vous font trop regretter, comme le disait tonton Georges, « les nobles guerres de jadis » et « les grogrards de Bonaparte qui tiraient pas leur poudre aux moineaux... »

Le très moyen, nommé Serge, a la poigne d'un colonel, d'autres l'ont dit; je cite au hasard un certain Richard Gay (le DEVOIR du 15 août 1981) qui, aujourd'hui, et « fier de son âme », a sauté le petit pont et défend la citadelle. Il envoie au-delà du chateau-fort des hallebardes qu'on nomme aujourd'hui « mises en demeure ». C'est « la Cliente », on l'a lu dans le canard où je bosse, édition de mercredi, page 4. La Cliente me somme... en vertu de la Loi de la presse... Oui oui je sais, « au village, sans prétention, j'ai mauvaise réputation », mais faudrait pas charrier, m'empêcher de faire mon métier. Rouletabille, Tintin, Foglia et moi, et moi, et moi... Et puis basta les hallebardes! La Cliente n'aime pas, comme dans la chanson, que « les braves gens suivent une autre route qu'eux... »

Le très jeune, nommé Jean, c'est le blanc-bec de service. Il y en a de toujours prêt. Ça pousse sec, en toute saison. On peut en Voir, comme

celui-ci, qui plastronne dans le rôle de patron de presse, le nombril vert; même garçon, et très cirés, ils ont parfois l'air de jolies fleurs dans des peaux de vache, ils ont de la Barbe avant d'avoir du poil. Ils sont, comme celui-là, déjà rédacteur-en-chef d'un canard gratuit et vont à la gamelle comme en quarante, du côté d'une compagnie de théâtre ou d'un estaminet de commerce, écrire ici un texte de programme, ici une resucée de promotion. On les paie, merci, et puis après ils rentrent dans leur bureau de patron de presse, ils rédactent-en-chef, donnent des conseils aux vieux confrères. Vous devriez faire ça... et cette semaine il a fait ça le jeunot, dans un magazine que vous ne recevez pas, ne vous en plaigniez guère, c'est le Trente, c'est journaliste, c'est interne, et ça a parfois des égarements; le blanc-bec a parlé de moi dans cette feuille (j'ai rien contre) et a dit une énormité pour un soi-disant journaliste: il a dit « Robert Lévesque va trop loin, il va beaucoup trop loin ».

Eh bien, ce matin, chers vous autres, qui écoutez Brassens aujourd'hui promis (*Le pluriel de préférence*, et demain pour la nostalgie *Le 22 septembre*), je suis allé si loin que je suis allé jusqu'à vous...

Basta les cons! Et vive tonton Georges qui n'entend plus ça et qui passe sa mort en vacances...
☆☆☆

Georges Brassens, Louis-Jean Calvet, Lieu commun, Paris 1991.

LA VITRINE DU LIVRE

UNE VIE

Italo Svevo
Coll. *L'Étrangère*, Gallimard
357 pages
CHÈRE MAMAN, c'est par cette formule affective que débute le roman *Une vie* que l'écrivain Italo Svevo composa aux alentours de 1890. Peintre des sentiments qui animaient la petite et la grande bourgeoisie italiennes au tournant du siècle, Svevo analyse ici « le malaise fondamental d'un homme dont le rapport avec le monde demeure impossible, et qui est de nature très évidemment névrotique » note Mario Fusco dans la préface de *Une vie*, premier roman que Svevo parvint à faire publier. Page 174: « Toujours laide, elle s'était faite depuis peu plaisante ». L'amateur des littératures étrangères sera ravi d'apprendre que la parution de *Une vie* fait suite à la décision prise par la direction des éditions Gallimard de réanimer le vaste fond de littérature non-francophone que cette maison a constitué depuis ses débuts en 1909. De fait, la collection *L'Étrangère*, que dirige Yvon Girard, propose, *Une vie* mise à part, *Faits divers de la terre et du ciel* de l'Argentine Sylvia Ocampo, *La toile d'araignée* de l'Allemand d'origine ukrainienne Joseph Roth, *La rue chaude* de l'Américain Nelson Algren, et *Les belles* de l'Italien Giuseppe Antonio Borgese. Deux titres paraîtront en octobre, soit *La vie ardente* de P.A. Quarantotti-Gambini et *Les oranges de sang* de John Hawkes.

LE VOYAGEUR À SIX ROUES

François Barcelo
Libre Expression
260 pages
FRANÇOIS BARCELO, auteur notamment de *Nulle part au Texas* et *Ailleurs en Arizona*, poursuit son périple chez nos voisins du sud. Son héros, Bernard Cossette, décide en effet de faire le tour des États en longeant les côtes. Tout au long de ce voyage en caravane, des esprits malins s'amuse à dégonfler ses pneus. Jeune retraité, Bernard Cossette devra même faire face à des tentatives de vol et d'incendie. Des tentes dégonflées... Des pneus de vol et d'incendie... Bernard se retrouvera avec un meurtrier sur les bras.

LES VALSEUSES DU PLATEAU MONT-ROYAL

François Piazza
VLB Éditeur
134 pages
« LE MÉTIER d'amant en est un d'artisan; il n'est point de systèmes. Chaque fois, il faut chercher les arcanes du pays enchanté. Il est des bonheurs d'occasion, voire des maladroits. Mais ils ne durent pas. Toute femme a sa joie préférée qui reste le mystère à découvrir si on veut l'apprivoiser ». Ce « mystère à découvrir » est le but, le moteur, le sujet des cinq nouvelles érotiques qu'a composées François Piazza. Les titres? *Cécile*, *L'orgasme de Charlotte*, *Black Velvet Blues*, *La Ouate* et *Baise-Secours*. Quel est le mot de la fin? « Pour me reconnaître, rien de plus facile: je suis le seul à lire le DEVOIR ».

LE POUVOIR DE L'ART

Alain Boubli
Belfond
307 pages
« L'AVENTURE de la création n'est pas une aventure solitaire. Pour donner un chef-d'oeuvre, il faut être au moins deux: l'artiste assurément, mais aussi son client, son commanditaire, parfois son marchand, presque toujours l'institution ou le spectateur auxquels, au bout du compte, son travail est destiné », observe Alain Boubli dans l'introduction de son essai. Ces rapports entre l'auteur d'une oeuvre et celui qui, littéralement, paye pour l'acquiescer, Boubli les examine depuis Giotto jusqu'à Andy Warhol.



L'INFORMATION EN UNIFORME

Marc Ferro
Ramsay
127 pages
LA COUVERTURE médiatique de la guerre du Golfe aura soulevé assez de questions pour que tous les quotidiens du monde se fendent d'un papier sur cet aspect particulier d'un conflit où, justement, la « gestion » de l'information aura été prise en compte par les camps en présence avec plus d'acuité que lors de conflits antérieurs. Historien fort réputé, Marc Ferro se penche sur ce dossier en se demandant notamment « si le droit à l'information, sa défense, ne doivent pas s'accommoder d'un droit, pour le citoyen, à s'interroger sur la façon dont il est informé ». Simultanément à cette parution, il faut souligner la publication, sur le même dossier, de *Information Manipulation* de Alain Woodrow, journaliste au quotidien *Le Monde*, aux éditions du Félin.

Vert

nucléaires, ses projets énergivores et son parti productiviste. La défense de l'environnement (tiens, tiens...) devrait plutôt passer, soutient Bramoullé, par la privatisation de toutes les richesses naturelles: au moins, il y aurait quelqu'un pour s'en occuper alors que la propriété étatique engendre le pillage, dit-il comme s'il avait vécu en forêt au Québec... Le rythme joyeusement saccaqueur du livre ralentit quelque peu

quand l'auteur poursuit la peste verte dans les dédales de la vie politique européenne et française. Mais comme tous les Inquisiteurs, qui accusent de sorcellerie ceux qui cherchent d'autres vérités que les leurs, Bramoullé évite un peu facilement quelques dogmes européens dont le simple effleurement aurait pu lui valoir le bâcher médiatique. Ainsi, quand il veut démontrer que certaines batailles pseudo-environnementales nuisent à la nature, il aurait pu donner l'exemple de la guerre sainte des Européens contre la chasse aux phoques. La croissance du troupeau engendrée par l'arrêt de cette chasse est en train de provoquer le déclin de plusieurs espèces marines.

Bramoullé n'écroche pas davantage ces médias d'information qui sont responsables, en réalité, de plusieurs déformations, exagérations et simplifications qu'il attribue un peu vite aux écologistes. En réalité, simplificateur lui-même, l'auteur de vrai faire un malheur dans tous ces médias où on aime bien, tous les trois ou quatre ans, changer de vaches sacrées en brûlant sur la place publique les veaux d'or adorés la veille. Là-dessus, iconoclastes et carnivores médiatiques ont l'air fait pour s'entendre...

LA VIE LITTÉRAIRE

Serge Truffaut

GRAND branle-bas de combat au sein de la maison d'édition XYZ. Le président-directeur général de celle-ci, M. Gaëtan Lévesque, vient en effet de remanier de fond en comble l'organigramme de cette société en créant notamment le poste de directeur littéraire qu'occupe d'ores et déjà M. André Vanasse.

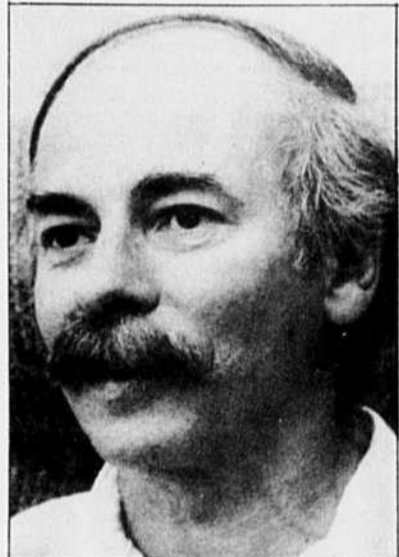
En plus de cette nomination, le patron de XYZ a choisi Mme Hélène Girard pour remplir le poste d'adjointe au directeur littéraire, et M. Pierre Salducci pour le poste de directeur de la production. Dans chaque cas, il est important de le souligner, il s'agit d'une création de poste.

Avant ces modifications, on se souviendra que Mme Girard était en charge des relations avec la presse, qu'elle soit écrite ou parlée, alors que M. Salducci était adjoint au président.

À la suite de ces modifications, M. Vanasse, qui continuera à diriger la collection *Romanichels*, veillera à la qualité littéraire de toutes les séries composant XYZ. On se rappellera que le nouveau directeur littéraire est entré au service de cette maison d'édition à l'été 1990.

Selon les informations recueillies, les modifications apportées au profil de XYZ découlent de l'expansion qui a singularisé l'exercice en cours. La publication de livres aurait en effet doublé. De fait, la nouvelle direction de XYZ aura pour mandat le maintien, voire l'accélération, de cette expansion.

Dans ce contexte, il a d'ores et déjà été décidé de créer de nouvelles



Noël Audet

collections et de réanimer les collections existantes. Ainsi, on a mis sur pied une collection *Jeunesse*, une collection consacrée au genre policier, en plus de repenser la collection *Novella*.

Noël Audet à Québec-Amérique

André Vanasse ayant quitté Québec-Amérique, la maison d'édition dirigée par Jacques Fortin a choisi l'écrivain Noël Audet pour lui succéder et diriger la collection « Littérature d'Amérique ». L'auteur de *Écrire de la fiction au Québec* a déjà été chroniqueur au quotidien *Le DEVOIR*.

Prix du Gouverneur général

Le Conseil des arts du Canada

rappelle à tous les intéressés que la date limite des ouvrages que l'on veut soumettre aux jurys composant les différents prix littéraires du Gouverneur général de 1991 doivent être déposés d'ici le 30 septembre prochain.

Les livres soumis doivent être accompagnés d'un formulaire d'envoi de l'éditeur que l'on peut se procurer au Service des lettres et de l'édition, Conseil des Arts du Canada, 99 rue Metcalfe, Case postale 1047, Ottawa (Ontario), K1P 5V8.

Les Indiens et la liberté

Les textes d'auteurs représentant diverses nations indiennes forment l'architecture du dernier numéro de la revue *Liberté*. Selon le communiqué publié, il s'agirait là d'une première anthologie de la littérature amérindienne au Québec. Parmi les romanciers, poètes, dramaturges, essayistes et conteurs choisis par Pierre Turgeon, responsable de ce numéro, on notera les présences de Bernard Cleary, Georges Sioui, Bernard Assinwi...

Le lancement de ce numéro particulier se fera le mercredi 25 septembre au Château Ramezay entre 18h et 20h.

Yves Navarre a quitté le Québec

Vendredi le 13 septembre, après avoir réglé ses affaires et vendu sa maison, l'écrivain Yves Navarre, qui a tenu durant 52 semaines un Carnet au Plaisir des livres, quittait le Québec pour s'installer à nouveau à Paris.

Grand prix du livre de Montréal

Les personnes choisies pour composer le jury qui devra élire le lauréat du 5e Grand prix du livre de Montréal sont Louise Guillemette-

Labory, bibliothécaire à Ville d'Anjou, Philippe Haeck, poète et professeur de littérature, Laurent Mailhot, essayiste et professeur, Yves Navarre, romancier, et Sherry Simon, directrice de *Spirale* et professeur. Ce jury sera présidé par Madeleine Ouellette-Michalska.

La poésie de Trois-Rivières

À compter du 26 septembre prochain, le Festival international de la poésie de Trois-Rivières entamera sa 7e édition qui se poursuivra jusqu'au 6 octobre. Les oeuvres de Nicole Brossard, François Charron, Gaston Miron, Claude Beausoleil, Jean-Paul Dauoust et quelques autres seront salués au cours de cet événement.

STOP au Blues Clair

La sortie du 122e numéro de la revue *Stop* se fera au bar le Blues Clair situé sur le boulevard Maisonneuve. Anne-Marie Artru, Normand Boisvert, Florence Buhier, Caroline Chabot, André Lemelin, Sylvie Prud'homme, Catherine Duytsche, Jean-Claude Villain, Christian Mistral et Gabriel Lalonde ont participé à ce numéro.

Albion et Jean Genet

À l'occasion de la parution de *L'ennemi déclaré* de Jean Genet aux éditions Gallimard, on pouvait lire ceci dans *Le Monde*: « Jean Genet vivait d'une manière austère. Il avait la réputation de ne pas boire d'alcool. Aimait-il manger au moins? J'aime manger quand je rentre d'Angleterre, répondit-il. Les deux seules choses qui font que j'appartiens à la nation française sont la langue et la nourriture ».

Armand Gatti à Montréal

«... J'ai eu la même aventure à Montréal. Je montais l'*Opéra avec titre long* avec des étudiants. À qui je m'adresse? Ils répondaient tous: Au public! Alors je me suis énervé (ça m'arrive quelquefois). Je leur ai dit que je n'avais rien à faire avec eux. Qu'ils n'étaient que des malades. Tous frappés de la maladie des temps présents. S'adresser au public! Quelle bassesse! Qu'est-ce que c'est le public? Des gens qui viennent acheter leur place? Ça ne veut rien dire le public. C'est une abstraction totale ». Lu dans le dernier numéro du *Magazine littéraire*.

ÉCRITS DES FORGES POÉSIE

1497 Lavolette, C.P. 335, Trois-Rivières G9A 5G4
Tél.: (819) 379-9813
Télé: (819) 376-0774

Lèvres urbaines # 20	6,00 \$
Réelle distante	10,00 \$
Voie lactée	10,00 \$
Le dormeur	10,00 \$
Des mots pour rêver (coédition Éditions Pierre Tisseyre)	7,95 \$
Dictionnaire des écrivains de la Mauricie	15,00 \$
Haute dissidence	6,00 \$
L'intraduisible amour (Coéditions Le Dé Bleu et l'Arbre à Paroles)	15,00 \$
Autrefois	10,00 \$
Jours de cratère PRIX DE POÉSIE OCTAVE-CRÉMAZIE	6,00 \$
Les cendres bleues PRIX DE POÉSIE DU GOUVERNEUR GÉNÉRAL	10,00 \$
Déchirures	10,00 \$
Les heures de Moscou	12,00 \$
Le ciel s'arrête quelque part	6,00 \$
Lyriques	12,00 \$
Géographies et mobiliers	15,00 \$
Lèvres urbaines # 21	6,00 \$
Baie de feu	6,00 \$
La mort est méconnaissable PRIX APOLLINAIRE-1991	12,00 \$
Éclats de la cité	6,00 \$
Néant fraternel (coédition CEC Koudhia)	10,00 \$
Les poètes chanteront ce but	10,00 \$
Jardin d'éclats	6,00 \$
Stanley Regard	12,00 \$
Tendres chairs	6,00 \$
Le sultan d'Istanbul (coédition Salvy)	15,00 \$
La poésie au Québec-1990 (coédition Collège de Joliette)	15,00 \$

LA JEUNE POÉSIE

Pièges	6,00 \$
Des Forges # 32	6,00 \$
La nuit tourne sur elle-même	6,00 \$
Un théâtre obscur	6,00 \$
Continuum	6,00 \$
Lettres insolites	6,00 \$
Ce qui bat plus fort que la peur	6,00 \$

LA POÉSIE CASSETTE ET LE POÈME-AFFICHE

Ville concrète (Cassette audio)	10,00 \$
Amantes (cassette audio)	10,00 \$
Confidential/Urgent (cassette audio)	10,00 \$
Speak what (affiche)	5,00 \$

Beauchamp Louise
Collectif
Cholette Mario
Duval Jean
Guimond Daniel
Monette Hélène
Perron Jean

Beausoleil Claude
Brossard Nicole
Kurapel Alberto
Micone Marco

Guy Vanderhaeghe nous propose douze tableaux où la comédie côtoie la tragédie dans une dangereuse accélération vers le bas.

EN CHUTE LIBRE
nouvelles
GALLIMARD (du Québec)

287 pages
19,95 \$

ÉDITIONS DU ROSEAU
6521, rue Louis-Hélion, Montréal (Québec) H2G 2L1

DIAGNOSTIC

Vous voulez en savoir plus long sur le suicide?

C'est **DIAGNOSTIC** qu'il vous faut... 12,95 \$

Demandez-le à votre libraire

- Librairie Daigneault
- Librairie Montarville
- Librairie St-Pierre Apôtre

INSTITUT QUÉBÉCOIS DE RECHERCHE SUR LA CULTURE

ALICE PARIZEAU

Vie et mort d'une femme



Jean BASILE
Lettres
▲ québécoises

IL NE FAUDRAIT pas croire que la maladie rend l'âme amène. Le caractère demeure jusqu'au bout et, pour le caractère, Alice Parizeau n'en manquait pas. À peine sortie des rayons X qui lâchent leur froid verdict — cancer du poumon, trois quatre ou cinq ans peut-être à vivre — l'écrivain décide que la plume remplacera avantageusement la chimiothérapie et elle se met à écrire son autobiographie, *Une Femme*.

Quel est le premier message d'Alice Parizeau au royaume de la maladie ? C'est que l'être humain est maître de son corps et que l'esprit est plus fort que la souffrance, plus fort que la peur. Non! Pas de chimiothérapie malgré les encouragements de ses médecins. La plume suffira.

Alice Parizeau n'a pas voulu écrire le journal racoleur d'une maladie bien que toute la première partie de son livre, *Eldorado 8* (c'est le nom de l'unité médicale où on la traite), soit une sorte de journal entrecoupé de souvenirs. Quand elle parle de sa maladie et de tout ce qui entoure la maladie, c'est avec ressentiment et colère et elle n'apprécie pas du tout qu'il y ait des infirmières indiscrettes et même sadiques. Elle ne se laisse pas faire. Mais il y a bien longtemps qu'Alice Parizeau a découvert que la mesquinerie et la jalousie sont le lot du monde. Dans son isolement de petite fille malingre et malade qu'elle raconte dans des pages charmantes, il y a aussi cette certitude que le travail « est le seul moyen que je connaisse pour échapper au désespoir ».

Alice parle beaucoup de son enfance, près de la Baltique, parce que son enfance est inscrite dans ses flots gris mais également parce que l'histoire a rattrapé l'enfance d'Alice Parizeau. C'est à cause de la Baltique, et de la Pologne en général, que le monde s'est embrasé en 1939 si bien que la jeunesse de la petite



Alice Parizeau

PHOTO CHANTAL KAYSER

Alice a été marquée, comme elle le raconte, par la guerre et l'occupation de deux ennemis qui se ressemblaient, l'URSS communiste et l'Allemagne hitlérienne. Mais c'est aussi à Gdansk, sur la Baltique, que la Pologne a revendiqué et obtenu à bout de bras la liberté que la lâcheté des uns et l'arrogance des autres lui avait volée. Il y a de très belles

pages, discrètes et retenues, où Alice Parizeau raconte comment elle a douté de la libération de sa patrie. Et la voilà, avec son cancer du poumon, dans les rues de sa ville natale retrouvée. Quelle émotion! On se doute qu'Alice Parizeau a été fanatique de Solidarité et de Jean-Paul II.

À ce propos, Alice Parizeau est

croiyante. Qu'elle ait trouvé dans ses convictions spirituelles de la force pour mener sa vie à terme avec élégance et conviction est une chose touchante mais personnelle. Alice Parizeau n'en fait pas du tout une leçon. Elle a la foi. Elle remarque aussi que des clercs lui ont témoigné de la bonté et elle a la simplicité de le dire comme elle voit. Pour elle, la bonté est aussi forte que le génie « pour remporter la victoire sur la matière » et si elle a un regret c'est de « ne pas avoir été assez bonne ». Voilà qui, d'ailleurs, ne l'empêche aucunement de traiter de « gauchiste » et d'« espèce de folle » un professeur d'université et elle dénonce avec acrimonie la prétention et l'intolérance de certains universitaires qu'elle a fréquentés. Là, Alice Parizeau se trompe mais ça n'a aucune importance. Même ces attaques immodérées (et il y en a d'autres) témoignent de sa vitalité extraordinaire et de son caractère entier, quand elle s'est fait une opinion. Pour elle, par exemple, René Lévesque « a passé toute sa vie à gigoter comme s'il avait honte de sa modeste personne ». Elle trouve que son dernier livre (*Attendez que j'me rappelle*, Québec/Amérique) ne reflète pas « la véritable image de son époque ».

En réalité, l'autobiographie d'Alice Parizeau non plus. Par discrétion (elle était la femme de Jacques Parizeau, Jacek dans le livre), elle est presque muette sur la politique. Elle a ses points aveugles et sa personnalité reflète naturellement son milieu. Osera-t-on dire aujourd'hui d'Alice Parizeau qu'elle se trompait quand elle dénonce le « gauchisme », le sectarisme politique et, en parallèle, le nationalisme étroit qui en a parfois résulté, la drogue ?

Qui est Alice Parizeau selon elle ? En gros, elle se définit comme une « romantique », une femme qui sort du XIXe siècle. L'avant-garde ne l'intéresse pas. Elle consacre toute une partie de son livre à son oeuvre littéraire qu'elle explique avec modestie. On ne trouvera pas dans ce livre de longues descriptions nostalgiques ou des méditations métaphysiques. Il n'y a aucun morceau littéraire à proprement parler. Ça bouge et ça pétillie. Les

romans comme les personnages, vrais ou imaginaires, s'animent. C'est la vie même.

Mais Alice Parizeau apporte, littérairement parlant, un autre témoignage aussi particulier qu'intéressant car rien ne change à St-Tite. Elle raconte, avec une simplicité vraiment exquise, ce qu'était le monde littéraire québécois quand elle a commencé sa carrière et qu'elle « ignorait les secrets du milieu » comme elle le dit plaisamment. C'était l'époque de Pierre Tisseyre et du Cercle du livre de France qui avait un prix. Quand Alice Parizeau présenta *Survivre* (1964) au prix du Cercle du livre de France on ne retint pas sa candidature parce que, lui dit-on, « on a deviné que vous n'étiez pas Québécoise de naissance et que nous avons décidé de donner le prix à un auteur d'ici ». Voici la moralité qu'elle en tire et qui est toujours valable pour les écrivains en général : « À partir de ce moment là, je n'ai jamais plus rêvé, attendu, espéré. J'écrivais, je travaillais, je publiais et j'étais heureuse de rencontrer mes lectrices et mes lecteurs ». On devine cependant ce qu'un tel aveu a été pour une jeune femme qui croyait à la justice et à la liberté de la littérature, outre qu'elle

avait traversé la moitié du monde pour s'installer dans ce qu'elle a toujours considéré en toute bonne foi comme son pays.

C'est, d'ailleurs, ce qu'elle raconte dans la dernière partie de son livre sous le titre de *Ce Québec qui a bien voulu m'adopter*. Le Québec a tout à fait oublié « l'auteur d'ici » qui a remporté le Prix du Cercle du livre de France en 1964 mais il n'a pas oublié Alice Parizeau.

La plus belle qualité de l'autobiographie d'Alice Parizeau est d'être directe et droite comme un piquet. Elle est ce qu'elle est avec ses ombres et ses reliefs. Pour elle, la vérité est simple et il faut il la dire. Elle ignore tout du fard et des mensonges.

Les dernières images de la vie qu'a remarquées cette personnalité ardente sont la neige, le beau visage d'une femme blonde, une salle de rédaction, le regard d'un homme « brillant, cultivé et secret » et un énorme bouquet de roses qui lui arrive par avion directement de Varsovie. C'est un peu de Schuman qui passe.

☆☆☆

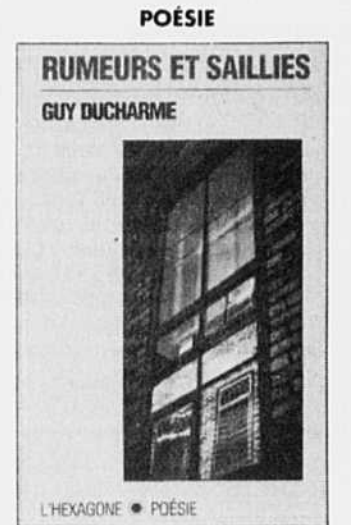
Une Femme, Alice Parizeau, autobiographie, 480 pages, Leméac, Montréal 1991.

La rentrée à l'Hexagone



ROMAN
Marcel Bélanger
LA DÉRIVE ET LA CHUTE
Écrit dans une langue qui remet sans cesse en cause les fondements du langage. Une question d'intensité.

ROMAN
Paul Zumthor
LA TRAVERSÉE
Paul Zumthor suit, jour après jour, du 4 août au 12 octobre 1492, les péripéties de la traversée de Christophe Colomb, de l'Ancien au Nouveau Monde. Toute une aventure littéraire.



POÉSIE
Guy Ducharme
RUMEURS ET SAILLIES
Le poète se rend disponible au mystère de vivre. Il s'arrête, regarde et questionne ce qui reste inexplicable. Une méditation exemplaire.



ESSAIS
Pierre Rajotte
LES MOTS DU POUVOIR OU LE POUVOIR DES MOTS
Comment une élite religieuse a voulu désamorcer le développement d'un libéralisme culturel qui risquait de menacer l'ascendant du clergé sur la société. Une vigoureuse leçon sur le pouvoir des mots.

LE DEVOIR
Service de PUBLICITÉ
842-9645

Pensée au poing

CES INDIGÈNES SUSDITS SAUVAGES
Raoul Roy
Montréal, Franc-Canada
1991, 352 pages

Christian Mistral

SI LE LIVRE russe nous apprend quelque chose, c'est bien le poids des mots comme socles d'idées plus lourdes encore (de sens, de conséquences), comme vecteurs de principes qu'on voudrait croire inaliénables, l'usage des mots libérateurs pour combattre les mots conquérants (ce sont les mêmes, seuls l'ordre et la source diffèrent), l'usage des mots dans un but autre que littéraire (usage de phrases et branglage de noeuds narratifs). Le récent avorton de coup d'État en URSS a pris le bord des toilettes parce qu'une presse artisanale a triomphé des nostalgiques d'un Kremlin carmin.

Oui, mais ça, c'est là-bas, chez les communistes sans Dieu qui utilisent des tanks pour s'assurer que personne n'est moins pauvre que son voisin. Ici, la censure n'existe pas, la liberté de presse est notre pierre d'assise, n'est-ce pas ? Non, ce n'est pas. Pas tout à fait. À quand remonte la dernière fois où vous avez lu un exposé subversif dans un journal québécois ? Vu un livre publié par un éditeur reconnu qui clame l'impos-

ture de René Lévesque, affirme la nature guerrière de Jésus ou exige que les Québécois continuent de s'appeler Canadiens et les Canadiens, Anglais ? Ça fait un bail, je parierais.

La vérité, c'est que les ciseaux fonctionnent aussi bien ici qu'ailleurs, mieux peut-être, parce qu'ils caviardent en silence et avec l'approbation muette de tous au nom de la sainte paix, parce qu'ils tranchent net tout ce qui dépasse le politiquement correct. Pierre Lemieux n'a-t-il pas dû s'exiler à Paris pour éditer un pamphlet revendiquant des droits aux fumeurs ? Trop souvent, les idées non-orthodoxes ne se rendent pas en librairie ou en kiosque à cause des intermédiaires qu'elles doivent franchir.

Raoul Roy n'a jamais fait d'effort particulier pour être populaire, et le moins qu'on puisse dire, c'est qu'il a réussi. C'est tout à son honneur de n'être pas à la mode dans un contexte où la mode dicte les idées. Il ne regarde même pas la télévision, c'est tout dire. Pour lui, les médias sont un nouveau clergé qui veille d'abord et avant tout à ses intérêts. Aucun organe d'information ne trouve grâce à ses yeux, le DEVOIR pas plus que les autres. Aussi, depuis 30 ans, il opère ses propres presses et prêche dans un quasi-désert. Septuagénaire, il vient de se reconverter au traitement de texte et s'exalte devant les possibilités qu'ouvre l'informatique à un auteur jaloux de son indépen-

dance. Résultat (et exemple) : son essai *Jésus, guerrier de l'indépendance* a connu un succès boeuf en Italie et est resté lettre morte ici.

Quatorzième titre en date, *Ces indigènes sudsits sauvages* est du Raoul Roy à l'état pur, pour ne pas dire brut, bien que l'auteur soit l'un et l'autre. Si Brian Moore a retiré de son scénario de *Black Robe* toute référence au cannibalisme iroquois qui constituait pourtant une scène-clé de son propre roman, il ne faut pas s'attendre à pareille « délicatesse » de la part de M. Roy. Se faisant l'avocat des Français d'Amérique concernant leur conduite envers les indigènes du continent, qu'il qualifie d'intelligente et humanitaire, il nous met en garde contre la culpabilisation à outrance, y voyant une campagne télévisée du cerveau colonial d'Ottawa pour susciter des obstacles contre le mouvement indépendantiste de la nation française d'Amérique. On en conviendra, le langage n'est pas convenu. Pourtant, qui dira que l'interrogation n'est pas légitime ? « Y a-t-il encore vraiment des gens qui tentent possible que certaines de ces tribus puissent continuer à vivre de cueillette ? » Bien sûr, Raoul Roy est irrité de ce que les baby boomers baptisent « Grande Noirceur » tout ce qui s'est passé avant leur naissance, mais il n'est pas vieux jeu, bien au contraire : son livre nous engage à ne pas céder à la tentation de revenir en arrière et à accepter les

conséquences de ce qui a été fait pour mieux déterminer ce qui reste à faire.

Avec un luxe de documentation où il serait malaisé de trouver des lacunes, l'auteur dénonce l'indianophilie nouvelle et intéressée des États-Uniens (« Ce n'est pas dangereux de danser avec des loups apprivoisés »), cite des chiffres probants à l'effet qu'une bonne partie des Indiens inscrits dans les réserves n'y vit pas tout en retirant les avantages (considérables), rétablit la vérité occultée sur l'anthropophagie généralisée pendant des siècles en Amérique du Nord, et grosso modo botte le train de tous ceux qui le méritent, plus quelques autres, avec une belle intransigence.

Transiger ? Jamais de la vie. Raoul Roy livre une guérilla armée de sa seule pensée (et d'une presse domestique). C'est facile de ne pas être d'accord avec lui, c'est plus facile encore de ne pas le lire en plaignant ces pauvres Russes privés d'information.



le Parchemin

CENTRE D'ESCOMPTE DU LIVRE

MEZZANINE, STATION DE MÉTRO BERRI-UQAM — TÉL.: 845-5243

Quand il s'agit de dictionnaires...

Petit Robert
Prix ord. 66,95 \$
48,95 \$

Robert & Collins
Français — Anglais
Anglais — Français
Prix ord. 38,95 \$
27,95 \$

GREVISSE
le bon usage
Prix ord. 38,95 \$
27,95 \$

MULTI
DICTIONNAIRE
DES DIFFICULTÉS DE
LA LANGUE FRANÇAISE
Prix ord. 39,95 \$
27,95 \$

Petit Larousse
1992
Prix ord. 54,95 \$
34,95 \$

HARRAP'S
French-English
Anglais-Français
SHORTER
Prix ord. 39,95 \$
27,95 \$

OEUVRES D'ANDRÉE MAILLET À L'HEXAGONE



Andrée Maillet
LE DOUX MAL
Andrée Maillet raconte les amours d'une belle comédienne et poursuit la peinture de moeurs des grandes familles québécoises au moment de la Crise d'octobre 1970. Alice Parizeau a préfacé cette oeuvre.

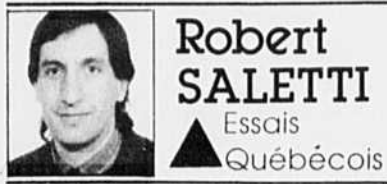
- DÉJÀ PARUES:**
- Les Montréalais, nouvelles, coll. TYPO, 1987.
 - Profil de l'original, roman, 1974
 - Lettres au Surhomme, roman, 1976
 - Miroir de Salomé, roman, 1977
 - Les Remparts de Québec, roman, 1977

PRIX ATHANASE-DAVID 1990
pour l'ensemble de son oeuvre

« Pour Andrée Maillet, écrire c'est construire, et la vie en même temps que l'oeuvre. »
— Gilles Marcotte

l'Hexagone
lieu distinctif de l'édition littéraire

Les enfantes



Robert SALETTI
Essais
Québécois

FINALEMENT ! ... LES ENFANTS
Andrée Ruffo et Yves Beauchemin
Art Global, 172 pages.

L'ENFANT-OTAGE DANS LA VIOLENCE CONJUGALE
Philippe Faule et Daphnée Faule
Louise Courteau éditrice, 218 pages.

À LA TOUTE FIN de *Finalelement ! ... Les enfants*, Andrée Ruffo lance un appel à la nécessité pour chacun de nous de retrouver son âme d'enfant. La violence dont sont aujourd'hui victimes les enfants tiendrait pour une bonne part à la répression que l'adulte exerce sur son instinct et à la perte de sa propre âme d'enfant. Nietzsche ne disait pas autre chose quand il attribuait la maturité de l'homme à sa capacité de préserver la passion qu'il mettait au jeu étant enfant. La comparaison s'arrête là toutefois.

Cet essai, prolongement de propos publics déjà tenus par l'auteur et qui lui ont valu quelques démêlés avec la magistrature, a peu à voir avec la philosophie et rien de nietzschéen. Il s'agit essentiellement d'un témoignage.

C'est parée de l'autorité morale de Françoise Dolto (pour l'art d'élever les enfants) et de Casamayor (pour l'art de juger) — seules citations d'un livre qui se veut un cri du cœur — que le magistrat vient dire la douleur de ces jeunes (toujours plus jeunes, nous semble-t-il) à l'âme brisée et au cœur fané qui paradent devant elle. Le drame de ces enfants qui vieillissent trop vite d'avoir été violentés et violés, trahis par ceux-là même, les parents, dont ils sont totalement dépendants, en est certes un de société, entretenu qu'il est par le silence apeuré des mères, la faiblesse intempestive des pères, les regards détournés de la communauté immédiate et la langue de bois des bureaucrates qui n'ont cure que de classer les cas.

On peut comprendre le désarroi d'Andrée Ruffo dans les circonstances, et l'urgence de « vraiment parler d'enfants (...), d'aller où se loge leur souffrance ». Sa cause est de celles qui ne peuvent laisser indifférents, sous peine de convenir que le monde dans lequel nous vivons n'a plus d'avenir. Mais, comme en littérature où les bons sentiments emportent rarement le morceau, les bonnes causes ne font pas nécessairement les bons essais. Non pas que *Finalelement ! ... Les enfants* soit mauvais, l'auteur y



Andrée Ruffo
Yves Beauchemin
FINALEMENT ! ... LES ENFANTS
global

faisant preuve d'assez de maîtrise de son propos pour ne pas sombrer dans un sentimentalisme qui, vu le sujet, paraîtrait déplacé. Mettons aussi à son crédit son insistance à pointer du doigt une éducation déficiente comme cause principale du problème, encore que peu soit dit sur les moyens qui permettraient de le résoudre.

Mais qui chercherait dans cet essai une interrogation sur le fonctionnement de la justice ou de l'appareil judiciaire serait foncièrement déçu, Ruffo cherchant d'abord à exprimer son indignation et son espoir que la situation change. Résistant parfois mal aux jugements de valeur à l'emporte-pièce, du genre « tout reste à faire, tout est à construire » ou « dans notre société pluraliste, rien n'est clair », l'auteur se complait dans un ton lyrique qu'accroît encore plus une disposition typographique du texte où mots, expressions ou bouts de phrase sont alignés à la verticale pour marquer la gradation de leur charge émotive, comme s'il s'agissait de prose poétique.



Philippe Faule
et Daphnée Faule
L'enfant-otage dans la violence conjugale
Louise Courteau

En exposant des cas d'enfants maltraités et dupés par leurs proches, Andrée Ruffo vise deux objectifs : sensibiliser la population et plaider pour une justice plus humaine, moins livrée aux pièges de la théorie et de l'expertise en tous genres. Le premier s'inscrit dans la foulée d'une opinion internationale de plus en plus sensibilisée, comme en fait foi l'adoption récente (1990) à l'ONU d'une Convention relative aux droits de l'enfant (d'ailleurs reproduite à la fin de l'essai).

Liée à cet objectif, la valeur testimoniale de *Finalelement ! ... Les enfants* va de soi. Le second objectif est moins bien atteint, l'auteur faisant valoir à la fois le caractère impérieux de la justice (« La loi est

jeunes enfants (Indiens) qui boivent de la bière, cette histoire, dis-je, n'a qu'un faible lien avec la vision du monde de l'enfant, dans la mesure où le suspense et le point de vue qui donnent sens au récit se rapportent au vécu immédiat du narrateur. Gageons que la présence de cette nouvelle tient surtout à la préoccupation reconnue de l'écrivain pour les causes à caractère social. Quand l'enfant sert de phare aux personnes sensées...

Par ailleurs, je n'ai aucune bonne chose à dire de *L'enfant-otage dans la violence conjugale*. En fait, on pourrait poursuivre l'auteur et l'éditeur pour fausses représentations. Ce n'est pas un livre sur la violence conjugale, tout juste le règlement de comptes d'un homme faussement accusé par sa concubine de violence conjugale et d'inceste.

Rapports de psychologues et libellé du jugement (qui lui fut favorable) à l'appui, Philippe Faule, qui en a gros sur le cœur, raconte ses mésaventures juridico-sentimentales dignes d'un roman Harlequin. On a voulu le séparer de sa fille, soit, on a voulu le déposséder d'une partie de ses biens, soit : il n'y a là, cependant, guère plus qu'une rocambolesque affaire d'extorsion d'argent qui pourrait susciter de la sympathie si ce n'était de la suffisance et de la hargne de M. Faule.

Parlant de lui aussi bien à la troisième qu'à la première personne, de nature débonnaire et légèrement excentrique (il aime déguster des langoustes livrées par courrier spécial !), propriétaire de ce que lui-même appelle un château (mais l'argent ne l'intéresse pas plus que cela...), M. Faule a souffert et veut élever le complot dont il est l'objet. C'est que Monsieur est un « gagnant » et ne supporte pas d'être contrarié. On comprend dès lors davantage son besoin de s'épancher, égo toutes voiles dehors, sur ce qu'un éditeur sérieux aurait considéré comme un simple fait divers.

Si l'on tient à apprécier quand même *L'enfant-otage*, on le lira comme la thérapie d'un homme qui souffre de ne pas avoir gardé assez de distance d'avec lui-même et qui cherche à se redonner une prestation en associant son enfant à une croisée aussi floue que grandguignolesque. C'est la seule manière de ne pas considérer le nom de Daphnée Faule sur la couverture comme une fraude, la fillette n'ayant rien à voir avec l'écriture du livre. Non seulement ce livre ne concerne pas la vraie violence conjugale, mais l'enfant y est l'otage du lecteur plutôt que du couple. Quand l'enfant sert de fanfare au fanfaron qu'est parfois l'adulte...

Barcelone-Zurich



POSTE RESTANTE
ANDRÉ GIRARD
IMMERSION
Paul Nizon
Traduit de l'allemand
par Jean-Louis de Rambures
Arles, Actes Sud, 1991, 95 pages

« LE VOYAGE en tant que remède, notai-je (...) et je continuai d'écrire jusqu'au milieu de la nuit, sans me relier, poussé par le seul désir de retrouver cet état que j'avais connu durant mon voyage, cet état où l'on peut tout perdre et gagner sans pour autant rien posséder, cet état indéfinissable — être immergé pour enfin exister ».

À la hâte, en s'assurant qu'il n'a rien oublié : passeport ? portefeuille ? billet de train ? Destination : Barcelone. Le narrateur est critique d'art. La frontière espagnole traversée, la raison du voyage oubliée, l'excitation va croissante, se double d'un obscur sentiment d'angoisse — « celle d'une révélation ». « Un paysage en état d'insurrection ».

Rapidement un bar : *La Buena Sombra*. Hésitant à l'entrée, tout lui paraît plein de sous-entendus ; l'envers d'un décor. À l'extérieur, les vieux sur les bancs, les cirqueurs de chaussures et l'étrange litanie du vendeur de billets de loterie. Les rames de tramway : des roulettes de cirque costumées de leurs réclames publicitaires : réclames aux couleurs férocement criardes, lactescentes.

À l'intérieur : une mélodie d'abord coquette puis débordante de sentimentalité : un complice, un témoin — tout restera ainsi dans la mémoire. À l'extérieur : tourbillon, roulement de tambour, rumeur d'émeute. À l'intérieur : Antonita dont le sang, dit-il, peut à tout moment « monter à la tête ». Rapidement, il lui faudra laisser son passeport en gage, régler ses consommations à crédit. « Le cœur sec, dans un état de réceptivité quasi instinctif ».

Le séjour, dès lors, est partagé entre deux lieux : un restaurant où s'assis un carafon de vin se trouve à portée de la main, et la chambre d'hôtel entièrement rouge : « Rouge à en étouffer, rouge à nous recroqueviller l'un contre l'autre ». Au retour chez lui à Zurich, après une dernière nuit de pérégrination d'une cohue à l'autre : « Bien trop de vides, lumière blafarde. Une arrivée dénuée de circonstances atténuantes ». Le logement est vide, sa femme partie avec les enfants chez son père. Les pièces semblent



des niches, des cagibis, respirent l'inachevé, l'incohérence. Du silence montent le chuchotis et le Hourvari souterrains, séditieux de cette langue étrangère qui témoigne de sa désertion.

Procès-verbal d'un voyage aux enfers (ou plus simplement d'un voyage, selon le sous-titre original) *Immersion* est le quatrième titre traduit de Paul Nizon — résident parisien de passeport suisse et de langue allemande — mais il les précède tous. On y retrouve les thèmes ultérieurement développés dans *Stolz* et dans *L'Année de l'amour* : l'errance, l'effervescence de la vraie vie, la femme au corps salvateur, la solitude créatrice, les bars, la chute... Le récit se déroule sous deux éclairages très distincts : les rouge et ocre et noir expressionnistes du séjour à Barcelone et le gris, « gris de fric aséptisé qui n'est autre que la peur de la vie » de Zurich et du logement sans confort et sans patine. Dualité aussi de l'écriture par une constante mise en abîme du narrateur : un « je me vois » le place en position de spectateur face à lui-même et le texte alterne du je au il rendant avec plus de force le déstagement de sa vie et son saut dans le vide.

Vide qui deviendra perméabilité — « L'attente à longueur de rue : inspirer ». Après le retour la rupture et le divorce, une soupente minuscule deviendra sa demeure, l'écriture son noeuil vital. Le seul contenu de la chambre : ce qu'il aura réussi des heures durant à raturer et à recréer, afin de pourfendre le rideau de la monotonie. « Je parlais avec pour toute perspective celle d'apprendre la peur ».

Fiche Proust

- 10 juillet 1871 : naissance de Valentin-Louis-Eugène-Marcel Proust à Paris.
- 1880 : première crise d'asthme. À partir de 1900, la maladie sera impitoyable.
- 1893 : en 1894, une licence ès Lettres. Connaissance de Robert de Montesquiou auquel il « emprunte » des traits pour le profil de Charlus.
- 1894 : rencontre Reynaldo Hahn chez Mme Madeleine Lemaire qui « ressemble » à Mme Verdurin de la Recherche.
- 1897 : il entreprend la rédaction de *Jean Santeuil* chez Léon Daudet à Fontainebleau.
- 1898 : il assiste au premier procès Zola. À la publication de *J'accuse*, il

- rejoint les rangs des partisans de la révision du procès.
- 1903 : le 25 novembre, le docteur Adrien Proust, son père, s'éteint.
- 1904 : publication au Mercure de France de *La Bible d'Amiens* de Ruskin. Préface et traduction portent sa signature.
- 1905 : Mme Adrien Proust meurt le 26 septembre.
- 1907 : il entame une longue collaboration avec le quotidien *Le Figaro*.
- 1912 : juillet, première ébauche de *La Recherche*.
- 1913 : la NRF, Fasquelle et Ollendorff écartent le texte. Gide écrira : « le refus de ce livre restera la plus grave erreur de la NRF et l'un des remords les plus cuisants de ma vie ». Avec Bernard Grasset il s'entend pour un contrat à compte d'auteur. 13 novembre, *Du côté de chez Swann* paraît.

- 1914 : Grasset veut éditer le deuxième tome de *La Recherche*. La déclaration de guerre en empêche la publication.
- 1917 : la NRF réédite *Du côté de chez Swann* et s'engage pour la suite de l'œuvre.
- 1919 : 10 décembre, le Goncourt à *L'ombre des jeunes filles en fleurs*.
- 1920 : la NRF publie *Du côté de Guermantes I* et *Du côté de Guermantes II*. Proust songe à l'Académie française. Tentative sans lendemain. La maladie s'aggrave.
- 18 novembre 1921 : il meurt à cinq heures et demie du matin.

◆ Proust
amour frustré, saisit son haut-de-forme et le piétine comme un jouet cassé.

La biographie de Ghislain de Diesbach recèle quantité de trésors que je laisse au lecteur le plaisir de découvrir. Elle offre en particulier les portraits les plus précis qu'on a jamais eus de chacun des personnages qui ont servi de modèles à Proust. Ceci surtout grâce au manuscrit inédit des souvenirs de Ferdinand Bac et de confidences récentes. Je retiens pour son acuité et sa drôlerie celui de Robert de Montesquiou. Diesbach est percutant.

Elle nous montre aussi comment un homosexuel fait son chemin dans le monde à Paris — thème si français —, en se servant de ses amants. Non sans doute que le processus lui-même soit bien différent de ce qu'il est pour un hétérosexuel, mais les valorisations le sont, comme le découpage épistémologique de la réalité. C'est ce qui motive depuis quelques années les recherches qu'on appelle dans les universités américaines *Gender studies*, et qui comprennent les études féministes et les études gay. De ce point de vue, la littérature de la première moitié du 20e siècle offre un champ particulièrement riche, puisque la moitié des écrivains sont homosexuels.

La biographie de Proust écrite par George Painter sera rééditée au Mercure de France, en un seul volume, à la fin octobre.

◆ Brisson
naissance scientifique. « Aucune connaissance scientifique ne peut venir des données du sens. Autrement dit, la perception sensible ne saurait fonder une connaissance scientifique. Pour qu'une connaissance scientifique soit possible, il faut que l'univers soit organisé d'une façon telle qu'on pourra distinguer des objets et qu'on puisse les mesurer. » Autrement dit, Platon postule qu'il

ya une quelconque symétrie — dans symétrie il y a *metron*, mesurer — entre le monde immuable et simple des Idées, essentiellement mathématique et le monde dans lequel nous vivons, grouillant, changeant, hypercomplexe.

« Qu'il s'agisse de Platon ou de la physique moderne, on s'aperçoit que le monde dans lequel nous vivons est d'une complexité telle qu'on n'en peut rien dire et à fortiori, on ne peut pas l'expliquer. Pour arriver à expliquer un monde pourvu d'une telle complexité, il n'y a qu'un seul moyen, très radical, qui est de dire que cette complexité n'est qu'illusion et qu'en fait, sous cette complexité reviennent des *patterns*, des motifs. » Pour illustrer cette idée, Luc Brisson recourt à l'image du tapis : vu de loin il est d'une bigarrure indescriptible, vu de près il y a les mêmes motifs qui se répètent. « L'explication scientifique fonctionne un peu de cette façon : on dira que le monde est d'une complexité infinie, mais si l'on regarde d'un peu plus près, si l'on est capable de proposer un modèle qui tienne, on doit être capable de réduire cette complexité à un nombre de motifs simples et relativement peu nombreux. De là vient cette notion de symétrie qui en grec signifie « deux objets sont reliés l'un à l'autre parce qu'ils possèdent la même mesure. » Justement, les sciences ont toujours fait un bond en avant à chaque fois qu'elles ont réussi à mesurer, grâce aux mathématiques, ces « symétries ». En histoire des sciences, ce qui permet le progrès, c'est l'abstraction à savoir l'invention de nouvelles unités de mesure. »

Fortis de cette idée de symétrie, les hommes de science vont construire de toute pièce, littéralement « inventer l'univers » sur la base d'axiomes mathématiques sans qu'on puisse les confirmer ou infirmer par des observations. « Les vérifications auxquelles les sciences arrivent sont

très partielles, très régionales, c'est-à-dire qu'elles ne fonctionnent que dans des conditions limitées qu'on peut reconstituer en laboratoire. Mais dès qu'on essaie d'utiliser ces observations pour un objet aussi gigantesque que l'univers, rien ne fonctionne : il ne saurait être question de reconstituer l'univers en laboratoire. En fait, le modèle du big bang ne s'appuie que sur trois vérifications dont l'une est due à un pur hasard. »

Les deux auteurs vont même plus loin en affirmant même — s'appuyant sur Gödel, son fameux « théorème d'incomplétude » et Chaitin, la « théorie algorithmique de l'information » — poser une question sur ces axiomes qui « expliquent » l'univers peut être considéré comme non-scientifique. Nous voilà en plein dilemme : il faut « inventer » l'univers à partir d'axiomes mathématiques qu'il s'agit de vérifier par l'observation. Or ces axiomes ne sauraient être « corrigés » par des observations.

Les deux auteurs posent à la fin la question fondamentale : que nous apprend la science ? « Ce qu'on a voulu montrer dans ce livre : toute connaissance scientifique et notamment aussi les mathématiques se fondent sur un système d'axiomes nécessairement incomplets et limités. À chaque fois qu'on pose une question sur le système, on le quitte pour constituer un nouveau système. » On comprend dès lors le désarroi d'Einstein « pour qui le plus grand mystère était de savoir pourquoi les mathématiques expliquaient le monde. »

C'en est fini de la vision prométhéenne, triomphaliste de la science dès lors qu'elle touche à ses propres limites. L'homme de science moderne ressemble davantage à un Sisyphus qui roule sans arrêt sa pierre axiomatique. Mais comme chacun sait, « il faut imaginer Sisyphe heureux »...

NOUVEAUTÉS

Pierre Day
Une histoire de la Bolduc
Légendes et turlutes
Une histoire, entremêlée d'anecdotes, de légendes et d'entrevues, où la Bolduc, musicienne et chanteuse populaire, nous est racontée comme un beau roman d'amour. Avec, en prime, huit pages de photos.
132 pages — 15,95\$

François Piazza
Les valseuses du Plateau Mont-Royal
De l'amour aveugle à la baise-secours, en passant par l'orgasme de Charlotte, l'auteur réinvente, sur un mode humoristique, en cinq nouvelles, l'obscur objet du désir.
135 pages — 16,95\$

LA PETITE MAISON DE LA GRANDE LITTÉRATURE

Béatrice Saubin
L'ÉPREUVE
Condamnée à mort à 20 ans en Malaisie

Venez rencontrer
Béatrice Saubin
auteure de
“L'ÉPREUVE”
publié chez
Robert Laffont
le samedi 21 septembre
de 13h30 à 15h.
LA LIBRAIRIE
Flammarion
371, avenue Laurier Ouest
277-9912

DIAGNOSTIC
Vous voulez en savoir plus long sur la politique linguistique?
C'est **DIAGNOSTIC** qu'il vous faut... 12,95 \$
Demandez-le à votre libraire
• Librairie Du Square
• Librairie Raffin
• Librairie Olivieri
INSTITUT QUÉBÉCOIS DE RECHERCHE SUR LA CULTURE

DIAGNOSTIC
Vous voulez en savoir plus long sur les sondages?
C'est **DIAGNOSTIC** qu'il vous faut... 12,95 \$
Demandez-le à votre libraire
• Coop Lionel-Groulx
• Coop des Laurentides
• Librairie Les Arcades
INSTITUT QUÉBÉCOIS DE RECHERCHE SUR LA CULTURE

Un récit froidement parfait



FAUX PAS
Michel Rio
Paris 1991, Le Seuil,
123 pages.

Ô RÉCOMPENSE, non pas après une pensée, tel Paul Valéry devant la mer et jetant « un long regard sur le calme des Dieux », mais, ô divine récompense pour une lectrice que de découvrir un vrai romancier, dans un grand livre, livré en une centaine de pages au texte très aéré. Il est vrai que cette découverte j'aurais pu la faire en 1989, ou même en 1987, si j'avais lu *Merlin* ou *Archipel*, injustement négligés dans le temps mais que je viens de remettre sur ma table, après avoir terminé la lecture du tout dernier roman de Michel Rio. Sans doute pourrait-on dire de *Faux pas* qu'il est un polar rédigé par un intellectuel et pour les lecteurs dits intellectuels. Effectivement, dans l'acception ordinaire du mot, il s'agit d'un roman policier et même d'un terrifiant *murder*. Mais ce romancier, dont un inconnu (on ne saura jamais ni son nom ni son prénom) est le personnage principal, s'arrange pour que l'on croie à un professionnel. Un professionnel qui déclare posément à sa première victime, avant de l'abattre, qu'il ne



Michel Rio
tue pas par goût, mais par profession, et même par « profession de foi »...

Nous sommes, dès les premières pages, en présence d'un inconnu, donc, et plongés au cœur d'une véritable tuerie exécutée sur commande. L'inconnu a été payé pour liquider un groupe d'individus qui détiennent les éléments d'un

dossier dont la publication ferait l'effet d'une bombe dans le milieu politico-affairiste. Mais, qui a passé la commande ? Et pourquoi à cet homme, qui apparaît comme un être très policé, très lettré même — on voit qu'il lit des historiens classiques autant que les contemporains —, qu'il aime les enfants, qu'il n'est pas insensible, loin de là, aux ébats sexuels quand la partenaire est belle,

que sa fille ne l'est pas moins et que les deux ne font pas partie des personnes à abattre, ou qu'elles échapperont in extremis au carnage (serait-ce là le faux pas ?).

Il faut pour mener avec une telle maestria, une telle économie de mots, un récit si froidement parfait, un métier d'écrivain chevronné. Qui nous mène d'un lieu à l'autre, de Paris à la banlieue, de la ville à la campagne, dans un itinéraire criminel machiavélique mais fort crédible. L'inconnu pénètre chez ses victimes avec une adresse consommée, il prend même le temps de décrire minutieusement les êtres des appartements et des villas, reconnaissant au passage les beaux meubles, les tableaux, les livres rares, les jardins soignés, la beauté de la nature ambiante.

Dans la maisonnette où il s'arrête pendant quelques jours, dans l'attente de ses dernières proies, l'inconnu apprécie presque voluptueusement les charmes de la rivière voisine et l'ordonnance d'un paysage raffiné : « Cette variété de la lumière donnait à l'ensemble de la perspective une splendeur pénétrante et bizarre. Il s'en dégageait une impression de satiété, de paix radicale et d'agréable langueur, venue d'une absolue beauté des choses composée par un méticuleux hasard ».

Le métier de tueur comporte une soignée préparation et une exécution infaillible. L'inconnu suit visiblement un plan précis, choisit ses armes, quand il ne les trouve pas sur les lieux mêmes de ses

exécutions rapides, efface ses traces, mais ne renie pas ce qui paraît être ses goûts profonds, s'entoure des livres qu'il aime — les emportant dans ses errances — et apprécie la bonne chère et les grands vins. Royalement payé pour « la commande », il ne se prive pas de ce qui fut peut-être, jadis, avant qu'il ne devienne un professionnel de l'assassinat, un plus habituel et plus confortable train de vie.

Avant d'en finir avec les « obligations » de sa mission de mort, l'inconnu cajole la petite Julie, qu'il a sauvée de la noyade, lui apprend à nager et à mieux lire les contes de fées. Il ira même jusqu'à contempler cette petite fille, dont il est l'amant de passage de la mère, dans son sommeil : « Elle dormait profondément, avec cette conviction intense et bienheureuse qu'ont dans le sommeil les enfants sûrs d'être aimés et les chats repus de nourriture et de chaleur ».

Sorte d'enigme, dont on ne nous révélera pas le secret, l'inconnu nous est toutefois présenté dans son intégrité physique : « Son corps exprimait autant la suprême autonomie d'une animalité infaillible assurée d'instinct de défense et de conservation que la docilité d'une machine, pléiée à la volonté, entièrement soumise à l'esprit. C'était (et c'est moi qui souligne...) une sorte d'hybride achevé de la nature et de la culture ».

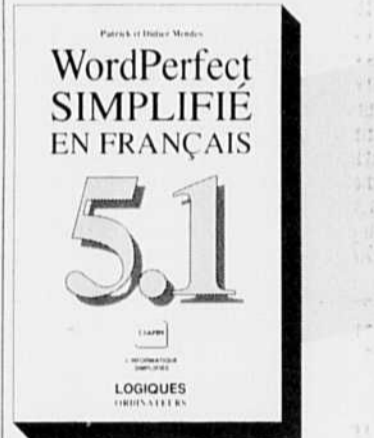
On ne vous révélera évidemment pas comment Michel Rio conclut son

histoire. L'inconnu, à l'avant-dernière page, « songeant à lui-même, se figurait assez bien comment une perte de clarté rongée par une volonté logicienne pouvait devenir meurtrière ». Explication dont il faudra se contenter, et conclusion d'un livre exceptionnel, qui m'a révélé un écrivain qui ne l'est pas moins, mais que le succès d'édition et de traduction, Dieu merci, a déjà consacré. À lire, toutes autres occupations cessantes !

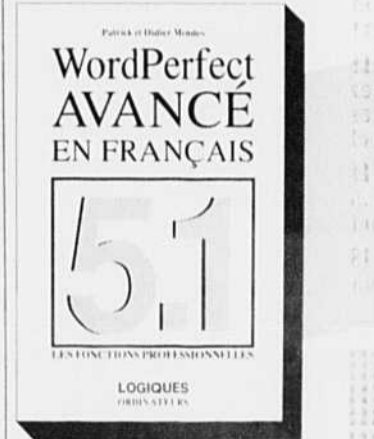
L'INTELLIGENCE



Apprendre le traitement de texte avec WordPerfect
Yolande Thériault
160 p. — disquette & spirale
24,95 \$



WordPerfect 5.1 simplifié
En français
Patrick & Didier Mendes
120 p. — reliure spirale
18,95 \$



WordPerfect 5.1 avancé
En français
Patrick & Didier Mendes
150 p. — reliure spirale
18,95 \$



Windows simplifié
L'environnement graphique pour le PC
Jacques Saint-Pierre
160 p. — reliure spirale
18,95 \$

Les éditions LOGIQUES
C.P. 10, succ. «D»
Montréal QC H3K 3B9
Tél.: (514) 933-2225
FAX: (514) 933-2182

Sans vie

LE COEUR CONTINU
Anne Walter
Actes Sud
Arles, 1991, 86 pages
Hervé Guay

UNE BOURGEOISE terne, qu'on suppose jeune puisqu'on la prend un moment pour une étudiante, narre sa passion pour Igor, seule raison d'être de sa vie. Que fait-elle ? Elle se demande : « Va-t-il me comprendre enfin, parler d'une vie à deux, rêver d'un enfant ? »

À l'évidence, l'Igor en question se fout pas mal des aspirations de sa maîtresse. Il ne la voit après tout qu'un jour-semaine. Toutefois, il ne tarde pas à la deviner enceinte. À l'occasion de la visite de celle-ci à une vieille tante dans la très hygiénique Suisse, un copain à lui, chimiste, lui fait prendre une pilule abortive à la place d'une aspirine — parce que c'est bien pour cela qu'elle passait par Vevey, quoi !

S'ensuit une aventure quelque peu forcée avec ledit chimiste, Carlos, pendant laquelle la jeune dame ne cesse de songer à un appel téléphonique d'Igor, de souffrir de son absence, de se résigner à la tristesse du monde. « Le chagrin semble partout, respire ici, dans la foule, ailleurs. »

Passivité sans borne de cette femme dont le seul intérêt réside en ce qu'elle revendique pratiquement un statut d'objet tout en étant celle qui se raconte. Dénuée de vie, absente à elle-même, martyre athée au service de son amant-Dieu, pouvait-elle désirer autre chose en bout de ligne que sa destruction ? Mais il lui fallait procéder lâchement, en lui laissant avaler à son tour — sans mot dire — des aspirines assassines.

Voilà en résumé ce à quoi le lecteur a droit dans la longue nouvelle d'Anne Walter. Ceci dans une écriture impressionniste. Tout en clair-obscur, où les références musicales (Glück), littéraires (Proust, Rilke, Fénelon) et picturales (Courbet) abondent. Univers feutré, de bon goût, mais étrié et clinique comme les personnages informés, exsangues, qui y vivent.

Cela fait penser à ces figurines en porcelaine des salons d'autrefois. Anne Walter a beau jouer des rideaux pour que les ombres et la lumière enflamment ses miniatures figées. Celles-ci se refusent à la métamorphose. Elles demeurent univoques malgré les éclairages.

Ainsi en est-il de ce récit trop court pour qu'on s'ennuie beaucoup, trop squelettique pour mettre des visages sur des vocables, en un mot, tacturne.

Le (mauvais) rêve américain

CHIEN GALEUX
Don DeLillo
Actes Sud
1991, 264 pages.

Jean François Chassay

ON REFERME toujours un roman de Don DeLillo en ayant le sentiment qu'une catastrophe, dont l'existence est actuellement latente, va s'abattre prochainement sur les États-Unis. Plusieurs raisons concourent à donner cette impression.

Les personnages que l'écrivain new yorkais met en scène dans ses romans, depuis près de 20 ans, reflètent de l'intérieur, par tout ce qu'ils vivent quotidiennement et par leur façon de penser le monde qui les entoure, une société en pleine déliquescence. C'est d'abord le portrait d'un monde qui a perdu sa cohérence et sa cohésion. Les manifestations les plus évidentes de ce phénomène sont à chercher dans l'attitude d'individus laissés à eux-mêmes, fonctionnant sans trop savoir au fond ce qui leur arrive (mais en se doutant bien que tout peut arriver), et dont les interrogations demeurent toujours en surface, comme s'il était maintenant impossible d'avoir une vision globale des événements qui se produisent.

Par ailleurs, les rouages de la machine sociale chez DeLillo — qui a déjà décrété le remplacement de l'écrivain par le terroriste, comme seul être capable d'influer sur le monde — donnent l'impression de ne pouvoir fonctionner qu'avec l'aide de tout un monde souterrain où se rencontrent mafia, mouvements terroristes, polices secrètes, etc.

Dans ces conditions, il ne faut pas s'étonner que DeLillo ait toujours accordé autant d'importance à l'Histoire. Un de ses derniers romans traduit en français — *Chien galeux* est le quatrième —, *Libra*, reposait sur « l'affaire Oswald », l'auteur imaginant même de se servir de ce dernier comme narrateur à certains moments (de la même manière que Robert Coover avait procédé dans le *Bûcher de Times Square* en utilisant parfois Richard Nixon, celui-ci expliquant à sa façon l'affaire Rosenberg).

Chien galeux convoque également l'Histoire mais par un biais inat-



tendu. Une rumeur se met à circuler à New York, selon laquelle existerait en circulation un film pornographique (dont une seule copie serait disponible) tourné dans le bunker d'Hitler, en avril 1945, et auquel le Führer lui-même aurait participé. Dès lors, la chasse s'engage, au milieu de laquelle on retrouve un sénateur, un vendeur d'art pornographique, un ancien du Vietnam (dont la figure rappelle par moment celle du colonel Kurtz dans *Apocalypse Now* !), différents milieux paragouvernementaux, la mafia (dont on voit se profiler l'ombre) et une journaliste d'un journal de gauche (qui porte le nom de *Chien galeux*; dans le contexte, le titre anglais, *Running Dog*, est plus approprié).

Mais dans ce monde où tout a une odeur de complot politique, l'objectif demeure étrangement évanescant. Ce film qui déclenche tout perd rapidement son intérêt central pour devenir le prétexte à une série d'opérations dont le sens est volontairement brouillé et où les visées se confondent. Quand presque tout le monde joue double et même triple

jeu, il s'avère difficile de connaître les véritables motivations des individus. Il y a quelque chose de vertigineux à constater que cette histoire d'espionnage et de magouilles politiques, qui prend des proportions importantes, n'a pas en définitive de raison d'être. Le système tourne à vide.

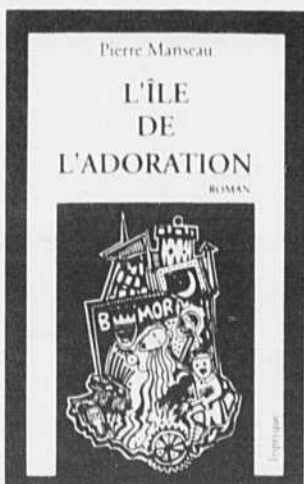
La pornographie dont on parle tout au long de ce roman est une métaphore des États-Unis : le pays, son mode d'être, fonctionne entièrement à partir de la figure du voyeur. « Entrez dans une banque, vous êtes filmé, s'écrie un des protagonistes. Essayez une robe dans une cabine, quelqu'un vous regarde par un miroir sans tain (...) On surveille aussi les employés, on les espionne à l'aide de caméras cachées. Allez n'importe où en voiture. Radars, scanners électroniques. Ils regardent dans les utérus, ils prennent des photos. Partout. Qu'est-ce qui tourne sans arrêt autour de la terre ? Des satellites espions, des ballons météorologiques, des appareils U2 ».

Ce voyeurisme explique la paranoïa qui s'empare des Américains : « Quand la technologie atteint un certain niveau, les gens commencent à se sentir criminels. Quelqu'un vous en veut, l'ordinateur peut-être, ou l'appareil policier. On ne peut pas échapper à l'enquête ». Le film, finalement visionné, se révélera très bénin et n'aura pas d'autre intérêt qu'historique. C'est le nazisme dans son ensemble qui était une prodigieuse obscénité et la fascination qu'il exerce sur les protagonistes de cette histoire très américaine — fascination indirecte, jamais vraiment avouée, mais palpable — est l'élément le plus pornographique de ce remarquable roman, à la structure extrêmement rigoureuse, et une critique d'autant plus dure des États-Unis qu'il se contente d'exposer les rouages d'un système sans jamais le condamner directement.

Prenez la vie à deux poumons, Cessez de fumer!

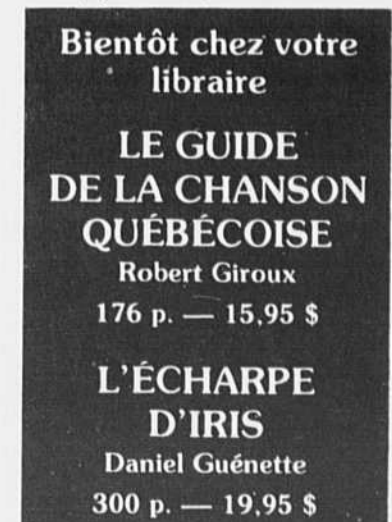
TRIPTYQUE

C.P. 5670, SUCC. C. MONTRÉAL (QUÉBEC) H2X 3N4 TEL.: (514) 524-5900 ou 525-5957



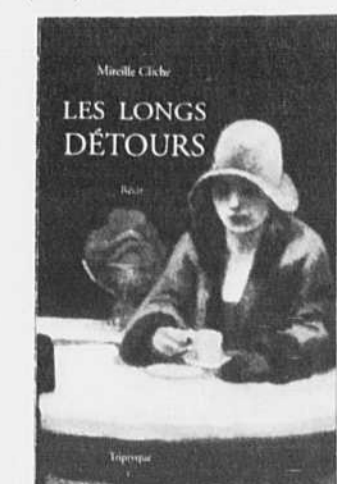
J'ai accepté d'emblée cet univers et son peuple merveilleusement horrible. Il y a chez Pierre Manseau des comparaisons qui illuminent les descriptions. Le viol de Miss Roberte, par exemple : « Dans son ventre, elle sentit une arme qui tirait des balles. À bout portant. À bout portant. J'ai ri en masse. J'ai presque pleuré quelquefois. Et j'ai admiré beaucoup. » — J. Gagnon, VOIR

178 pages — 15,95 \$



Bientôt chez votre libraire
LE GUIDE DE LA CHANSON QUÉBÉCOISE
Robert Giroux
176 p. — 15,95 \$
L'ÉCHARPE D'IRIS
Daniel Guénette
300 p. — 19,95 \$
LA MÉMOIRE DE SABLE
Michel Gosselin
143 p. — 14,95 \$

En vente chez votre libraire



« Le rythme, syncopé, parfois, se gonfle avec majesté, pour laisser le trop longtemps endigué. Les mots alors, qui se lisent avec lenteur, avec émotion, qui disent le mal, la colère, la rancune, qui disent cela seul qui importe d'être dit, sont beaux et forts. Ils bercent et emportent, exigent d'être relus. Et encore. » — Lucie Côté, La Presse

124 pages — 14,95 \$

LIBRAIRIE HERMÈS
ses libraires
ses rencontres
ses heures
de 9h à 23h30
362 jours par année
1120, av. Laurier ouest
outremont, montréal
tél.: 274-3669

GUÉRIN
l'éditeur qui édite
JACQUES RENAUD
L'ESPACE DU DIABLE

JACQUES RENAUD
L'ESPACE DU DIABLE
GUÉRIN
Monttréal, Guérin, 1991
263 pages
15,2cm x 22,7 cm 14,95 \$

La présence constante et savamment entretenue du fantastique, de l'étrange, du bizarre, du magique traverse les nouvelles de ce recueil écrites par un maître du genre, l'auteur du *Cassé*. Les six nouvelles de *L'espace du diable* constituent un ensemble surréaliste et raffiné, parfois tendre, parfois terrifiant où l'on sent soudre, à travers les frissons qu'elles peuvent procurer, des thèmes archaïques comme celui du werewolf (*L'espace du diable*), fondamentaux comme celui du sacrifice maternel (*La naissance d'un sorcier*), la psychose (*Émile Newsapp*), la magie (*Le crayon de ma tante*), la fusion de l'homme et de son chien, l'étouffement du ghetto, la soif de vivre et d'être libre. Le Jacques Renaud écrivain, «classique», à son meilleur, s'exprime dans ce recueil de manière magistrale.

Jacques Renaud, l'auteur du roman *Le Cassé*, est considéré comme l'un des virtuoses de la nouvelle au Québec. Son œuvre a influencé la sensibilité et l'écriture de toute une génération et a frayé la voie à Michel Tremblay au théâtre, à Robert Charlebois dans la chanson, à Yvon Deschamps dans ses monologues et à une quantité d'autres auteurs parmi les plus connus. Par-dessus tout et par tempérament, Jacques Renaud cultive le roman noir et est un conteur hors pair. C'est un narrateur-né.

Distributeur exclusif: ADP
523-1182

COMMUNICATION-JEUNESSE

Vingt ans pour rétablir une littérature

Dominique Demers

IL Y A 20 ans, la littérature jeunesse agonisait. Depuis quelques années déjà les libraires bourraient leurs

étagères de beaux livres pour enfants venus d'ailleurs — les *Martine* de Marcel Marlier se vendaient ici à coups de 15 000 exemplaires — pendant que les éditeurs québécois, essouffés et désemparés, délaissaient

progressivement le secteur.

Comme pour mieux achever l'animal, le gouvernement québécois avait décidé de distribuer des Bo-Lo et autres sottises, au lieu de livres, en guise de prix de fin d'année. Des milliers de livres québécois restaient dans les entrepôts. Résultat ? La production québécoise de livres pour enfants est passée de 49 titres en 1960 à trois, 10 ans plus tard.

C'est dans ce climat d'urgence que deux auteurs, Paule Daveluy et sa soeur Suzanne Rocher, ont décidé de réunir des gens pour remuer les cendres et ranimer le feu. Une poignée d'enthousiastes, les Henriette Major, Cécile Gagnon, Raymond Vézina, Guy Boullizon, Hélène Charbonneau, Guy Gaucher, Suzanne Martel, et d'autres encore, ont accepté de relever le défi et, le 8 décembre 1970, Paule Daveluy devenait la première présidente de Communication-Jeunesse.

« Nous avions un rêve fou, raconte Paule Daveluy, nous ne voulions pas seulement faire vivre et connaître la littérature jeunesse québécoise mais créer une véritable Maison de l'enfance, réunissant toutes les formes d'expression artistiques destinées aux enfants. C'est dans ce champ élargi que se transmet une culture et à l'époque, les jeunes n'avaient pas grand chose à se mettre sous la dent ». Le premier mémoire de Communication-Jeunesse au ministère des Affaires culturelles du Québec titrait éloquentement : *Le livre de jeunesse québécois : élément clé du développement culturel au Québec*.

Deux ans après sa création, Communication-Jeunesse organisait un grand colloque sous le thème : *Création culturelle et identité québécoise* à l'Université du Québec à Montréal. Le soir de l'ouverture, 800 auteurs, illustrateurs, bibliothécaires, réalisateurs, professeurs, marionnettistes, éditeurs, libraires et documentalistes participaient à un premier échange sur les enjeux de l'avenir. Cette année, Communication-Jeunesse fête ses 20 ans avec un autre colloque, les 27 et 28 septembre, à l'UQAM encore une fois. Deux dé-

cennies plus tard, on constate que l'équipe des premières heures était bien un peu visionnaire puisque le colloque à pour titre : *Le livre québécois pour la jeunesse : un projet de société*.

En 20 ans, la littérature de jeunesse québécoise est passée de trois titres à près de 200. Comme en témoigne l'exposition *La griffe québécoise dans l'illustration du livre d'enfants*, la renaissance du livre jeunesse a non seulement révélé de grands auteurs mais aussi un peloton d'illustrateurs reconnus sur la scène internationale. Mission accomplie ? « Oui, répond Paule Daveluy. Nos désirs étaient immenses et il a fallu concentrer nos énergies sur le monde du livre. Le rêve d'une Maison de l'enfance demeure mais la littérature jeunesse est devenu ce qu'on espérait ».

« La toute première mission est peut-être accomplie mais pas question de fermer boutique, dit Michel Clément, conseiller pédagogique à la Commission scolaire Chomedey-de-Laval et président de Communication-Jeunesse. Le défi reste immense ». « C-J » comme l'appellent les habitués a peut-être plus que ja-

mais du pain sur la planche. « En plus des éditeurs spécialisés, un grand nombre de maisons d'éditions québécoises développent des collections jeunesse. On publie un nombre incroyable de livres pour enfants. C'est presque inquiétant. Le défi des années à venir sera de conserver les acquis : l'originalité et la qualité de notre littérature », dit Michel Clément.

« Il y a 20 ans, l'enjeu était de faire renaître la littérature de jeunesse, aujourd'hui, c'est de la faire connaître. Plus l'industrie grossit, plus c'est important d'avoir une plaque tournante, un lieu de rencontre, d'échange et d'information. Toutes les semaines nous recevons des demandes d'information de différents pays du monde ».

Au cœur de l'organisme, il n'y a pas que des spécialistes — auteurs, éditeurs, illustrateurs, distributeurs et prescripteurs — il y a surtout des enfants et des livres. L'an dernier, 55 000 jeunes membres de 326 clubs de lecture ont lu 350 000 livres dans le cadre des concours Livromagie et Livromanie de Communication-Jeunesse. « Aujourd'hui, ce qui compte, ce n'est plus seulement de savoir lire mais de vouloir lire », dit Michel Clément.

Il reste encore de nombreuses batailles à livrer et gagner. « Les producteurs et les distributeurs reconnaissent tous que le livre jeunesse représente une grosse part du marché mais dans les vitrines des librairies comme dans les médias, ce n'est pas évident. Le livre jeunesse n'a pas encore une visibilité qui reflète son importance réelle », déplore le président de Communication-Jeunesse.

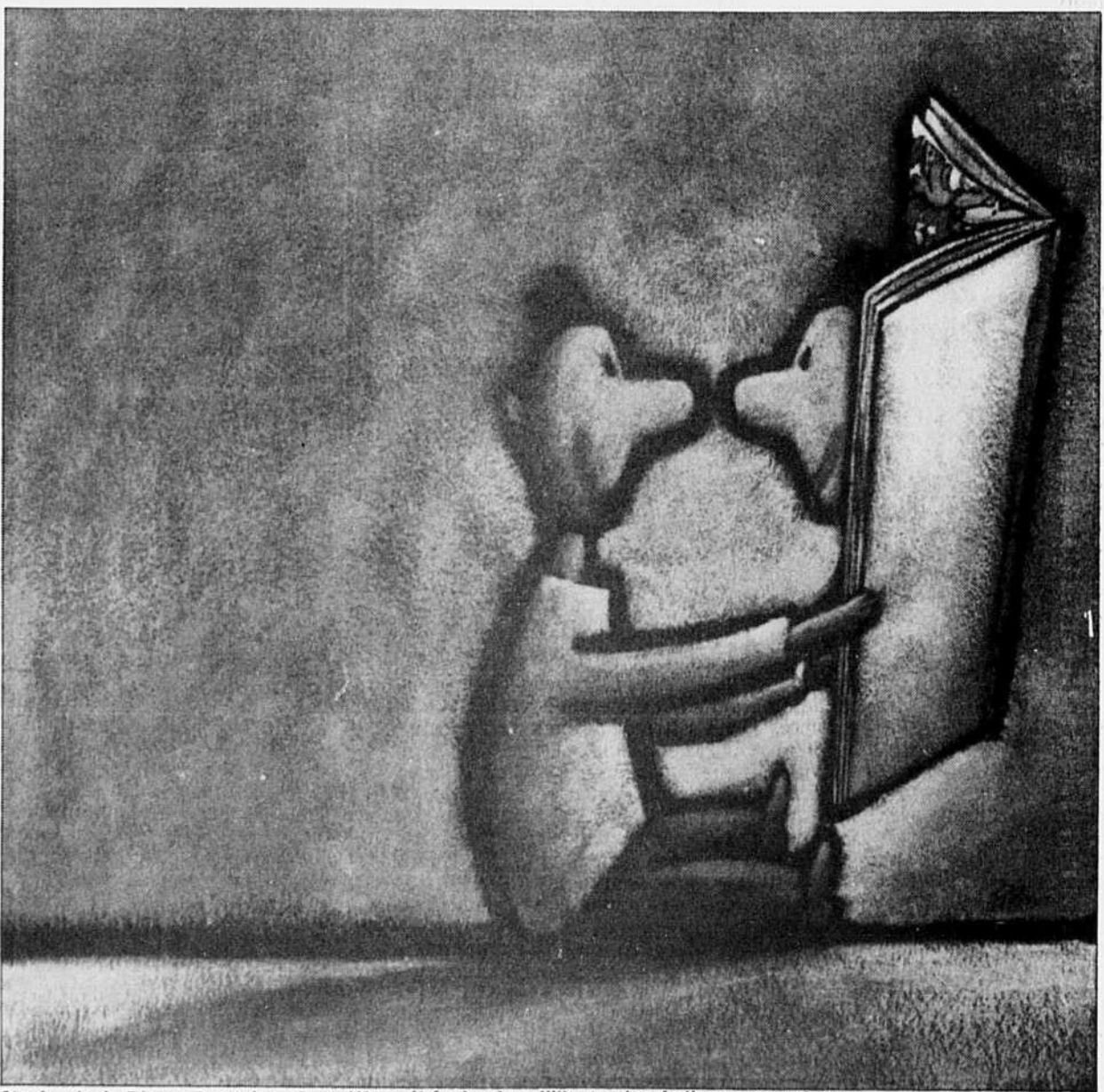
Le dossier de l'internationalisation est aussi sur la table. Plusieurs auteurs et illustrateurs québécois sont déjà lus à l'étranger mais il reste bien des ponts à traverser. On sait aussi que l'album tend à disparaître alors même qu'une foule d'artistes déjà reconnus cherchent des oeuvres à illustrer. « La co-production pourrait être une solution, dit Michel Clément. Les livres d'images coûtent cher et notre marché est restreint ».

Communication-Jeunesse a 20 ans. Et c'est surprenant. L'organisme a survécu malgré le pari fou de réunir créateurs et prescripteurs. La Maison de l'enfance reste à inventer mais la littérature jeunesse est là pour rester. « Ce que je dis ? Charpeau ! » conclut Michel Clément.



Michel Clément et Paule Daveluy.

PHOTO JACQUES GRENIER



Un dessin de Pierre Pratt dans *La griffe québécoise dans l'illustration du livre pour enfants*.

La griffe québécoise

Dominique Demers

PLONGER dans un tableau, c'est toujours un peu périlleux. On ne sait ni où ni quand se terminera le voyage. Ni combien on en reviendra changé. *La griffe québécoise dans l'illustration du livre pour enfants* propose de multiples et fascinantes randonnées à qui ose vraiment regarder.

Les noms de Suzanne Duranceau, Stéphane Poulain, Marc Mongeau, Marie-Louise Gay, Darcia Labrosse, Philippe Béha, Michèle Lemieux, Hélène Desputeaux, Roger Paré, Daniel Sylvestre ou Gilles Tibo vous disent peut-être vaguement quelque chose. Mais êtes-vous déjà rentré la gorge sèche, le front brûlé, et des grains de sable entre les doigts après un trop long séjour au pays d'Amah!

et les visiteurs de la nuit. Ou le coeur battant et les joues rosies pour avoir trop couru derrière la chatte Joséphine ? On émerge des images de Pierre Pratt sans plus savoir si l'on est géant ou nain et à force de voir vivre les frimousses doucement espigées de Mireille Levert on a envie de rire pour rien.

« On ne règle pas une fois pour toutes son affaire à l'image ! » écrit Francine Sarrasin dans *La griffe québécoise dans l'illustration du livre pour enfants*, un livre précieux réunissant quelques-unes des plus belles oeuvres exposées à la galerie de l'Université du Québec à Montréal dans le cadre des 20 ans de Communication-Jeunesse. L'auteur et conservatrice invitée jette un regard tout à la fois ludique, passionné, éclectique et analytique sur ces oeuvres qui n'ont rien d'enfantin.

Elle nous convie à une fête de l'oeil et de tous les sens autour d'images qui sont bien moins innocentes qu'on pense. Le livre et l'exposition du même nom célèbrent la richesse du corpus québécois et l'effervescence créatrice d'une poignée d'illustrateurs trop souvent relégués dans l'ombre des auteurs. Qu'à cela ne tienne : au cours des vingt dernières années, ils ont mis le Québec sur la carte du monde et inventé des

royaumes que découvrent aujourd'hui des enfants d'une foule de différents pays.

Construite autour d'un noyau d'illustrations d'artistes québécois représentés à la Foire internationale du livre de Bologne, l'exposition réunit plus de 70 oeuvres originales, une présentation vidéo ainsi que des montages racontant les étapes de fabrication d'une illustration : la naissance d'un personnage, la recherche d'atmosphère, la maîtrise d'une technique et l'impression d'une image. À l'UQAM jusqu'au 6 octobre, *La griffe québécoise* visitera plusieurs villes de la province au cours des prochains mois.

Vision esthétique, anthropologique, sémiologique, historique ou sociologique ? « Y a-t-il un nom pour l'attitude d'écoute face à l'image ? Y a-t-il un nom pour le silence et l'accueil ? » répond Francine Sarrasin. Pour mieux voir, elle a choisi de partir des oeuvres et non des écoles. *La griffe québécoise* développe quatre grands thèmes : les compagnons de jeu de l'enfant, le noir et blanc et la page couverture. À chaque fois, le but est le même : « apprendre à voir un peu plus et autrement ».

« Pour que le livre illustré pour enfants atteigne au Québec sa pleine maturité, il faudrait peut-être enfin changer d'attitude en tant que lecteurs, parents, libraires, bibliothécaires, imprimeurs, éditeurs... Se plaire, certes, devant les illustrations mais pourquoi pas aussi les regarder ? Il nous semble qu'elles le méritent bien », écrit Francine Sarrasin. Elle ne nous propose pas une de ces randonnées guidées souvent étouffantes. Toute à l'écoute de la richesse des imaginaires en cause, elle se contente de suggérer quelques trajets et points de vue.

Il reste tout l'espace voulu pour tracer soi-même des sentiers nouveaux. Les oeuvres choisies disent d'ailleurs des tas de choses graves et importantes. Sur l'enfant, l'enfance, nous, et notre société. Et à force de regarder les petits héros en images, on se laisse prendre soudain à les écouter.

LE DEVOIR
LE DEVOIR
LE DEVOIR
LE DEVOIR
LE DEVOIR
le plaisir des
Livres



Ses plumes,
ses livres,
ses rencontres,
ses auteurs,
ses inédits

Tous les samedis dans
LE DEVOIR

C'est lire... le plaisir des livres

La Ville de Montréal présente en collaboration avec

LE DEVOIR

Écrire, écrire au Québec

(Une série de rencontres littéraires animée par Nathalie Pérowski. Au programme : lectures, entretiens, échanges avec le public.)

ÉCRIRE LE ROMAN

24 septembre Yves Navarre
1 octobre Christian Mistral

Renseignements :
Maison de la culture Rosemont
872-0081

Tous les mardis à 20h00

Lieu : Collège Jean-Eudes
3535, boul. Rosemont.

Veillez-vous procurer un laissez-passer.



Ville de Montréal

DIAGNOSTIC

Vous voulez
en savoir plus long
sur les NTR ?

C'est **DIAGNOSTIC**
qu'il vous faut... 12,95 \$

Demandez-le à votre libraire
• Librairie Flammarion

(Laurier • Montréal Trust • Brossard)

INSTITUT QUÉBÉCOIS DE RECHERCHE
SUR LA CULTURE

Un livre où on étouffe

LUST
Elfriede Jelinek. Roman traduit de l'allemand par Yasmin Hoffmann et Maryvonne Litaize.
Éditions Jacqueline Chambon, Nîmes, 1991.

Diane-Monique Daviau

LUST (prononcer « loust », comme dans « un drôle de « loustic » », mot qui vient d'ailleurs justement de l'allemand « Lust »), *Lust*, ce drôle de petit mot débordant de significations, c'est le titre du plus récent livre de Elfriede Jelinek publié en français. C'est le titre allemand et c'est le titre français. Pourtant, ce n'est pas un nom propre. Mais « Lust », c'est un petit mot bizarre, en allemand, un mot de rien du tout qui veut dire plein de choses : goût, gré, agrément, joie, réjouissance, bonheur, ravissement, envie, plaisir, désir, régal, luxure, convoitise, volupté, jouissance.

C'est un mot dont on se sert aussi pour composer des mots aussi différents que syphilis, comédie, gaz hilarant, crime sadique.

Un vocabulaire qui revient souvent, au cours d'une journée, dans la bouche d'un germanophone. Avec un sens toujours en mouvement. Même quand on l'emploie à un niveau bien précis pour parler d'une histoire de cul, on pourrait le traduire en français par plusieurs termes différents. C'est pourquoi les traductrices françaises de Jelinek ont choisi de ne pas traduire le titre, de le remettre plutôt tel quel dans les mains du lecteur francophone qui décidera, choisira ce qui convient le mieux à ce texte tout à fait unique en son genre.

Roman par la force des choses, puisqu'il comporte une trame narrative, des personnages, un décor (dans un village des Alpes autrichiennes, Hermans, directeur d'une usine de papier et apeuré par « la maladie » qu'on peut désormais attraper au bordel, se sert de sa femme pour assouvir tous ses besoins et règne en maître sur la maison, l'usine, le village...), *Lust* est davantage un collage, une avalanche d'images (écorantes), une orgie de mots puissants (et choquant), une charge en règle contre le pouvoir, c'est-à-dire l'abus de pouvoir, qu'il soit exercé par l'État, la société, la famille, un patron, un mari...

Lust a fait couler beaucoup d'encre, c'est le moins qu'on puisse dire, depuis sa sortie en Allemagne en 1989. Best-seller, certes, puisqu'après s'être vendu à 1 million d'exemplaires en Allemagne il a atteint rapidement les 100 000 exemplaires outre-Rhin. Mais livre contesté — des deux côtés du Rhin — avec lequel l'auteur a quasiment fait l'unanimité contre elle.

Si certains lecteurs ont acheté *Lust* en croyant se procurer un roman érotique ou porno, d'autres ont cru avoir affaire à un porno « féminin » et d'autres encore étaient convaincus de mettre la main sur une sorte d'anti-porno. C'est que l'éditeur présente ce livre comme « le premier roman pornographique au féminin » conçu par l'auteur comme « un contre-projet de l'*Histoire de l'oeil* de Georges Bataille ».

Mais si le projet était intéressant, il était quand même voué à l'échec : les dés sont pipés, dès le départ, en ce qui concerne le langage qu'une femme peut utiliser, dans un texte qui se veut anti-porno, sans automa-



Elfriede Jelinek

tiquement apporter d'eau au moulin de l'adversaire. Si le débat a été aussi vif autour de *Lust*, c'est que Jelinek elle-même a admis avoir en partie échoué dans son projet : « Il ne peut y avoir, dit l'auteur dans un entretien qu'elle accordait à Yasmin Hoffmann en janvier dernier, de langage spécifiquement féminin du plaisir et de l'obscénité, parce que l'objet de la pornographie ne peut développer de langue qui lui soit propre ». Mais, d'après Jelinek, cet échec ne concernait que le point de départ de *Lust*, c'est-à-dire le projet de créer un pendant féminin au livre de Bataille. Ceci s'étant révélé irréalisable, Elfriede Jelinek a plutôt mis sur la dénonciation du langage typiquement porno. « Le plaisir de l'opprimé, dit-elle, ne peut exister qu'à travers la négative, donc une dénonciation et une ridiculisation de la langue pornographique, celle-là même que les hommes ont créée ».

Dénoncer, ridiculiser... Ridiculiser le langage en le transformant, en le caricaturant, en utilisant des comparaisons et des métaphores empruntées aux règnes animal et végétal, en parodiant le langage de la publicité, de l'industrie, de la politique, de la mode, des finances, etc. Mais comment dénoncer l'obscénité en en faisant si largement usage ? Le problème auquel on est confronté est toujours le même, qu'il s'agisse de pornographie, de violence faite aux enfants, de viol : pour montrer qu'il y a en trop, il faut en montrer beaucoup, et de la pire sorte, mais en montrant beaucoup et de la pire sorte, on tombe presque toujours à

pieds joints dans ce qu'on voulait justement dénoncer. C'est vrai que *Lust*, au-delà des scènes d'horreur sexuelle, touche également une aliénation beaucoup plus générale, celle de toute une société nivelée par le bas, stéréotypée, standardisée au maximum et médiatisée à l'excès, mais l'oppression dont il est majoritairement question ici c'est bel et bien celle de la femme, le rapport de maître à esclave qui traverse tout le livre, c'est d'abord celui de l'homme envers l'objet qu'est la femme, l'avisement montré dans tous ses détails, c'est celui de la femme. *Lust*, c'est un « roman » qui, tout en voulant ridiculiser et dénoncer la violence sexuelle faite aux femmes et tout particulièrement le langage pornographique qui soutient cette violence (et contribue à maintenir les femmes dans le silence et dans le dégoût des mots pour parler du plaisir sexuel), sombre dans l'horreur de la description et l'orgie verbale comme le ferait un « vrai » porno. C'est un livre qui finit par être envoûtant, comme l'est toute horreur, mais c'est un texte douloureux, décourageant, étouffant, qui donne davantage l'envie de vomir que de faire l'amour.

On comprend que le roman finisse si mal, comme le fait divers dont le dénouement s'est inspiré. On comprend l'envie de mourir, de tuer. En refermant *Lust*, on a mal au cœur et on a besoin d'air. De beaucoup d'air. Il y a comme urgence de se retrouver à l'air libre. Et de respirer un bon coup.

Amphigouri, généralités et une voix

Jean-Pierre ISSENHUTH

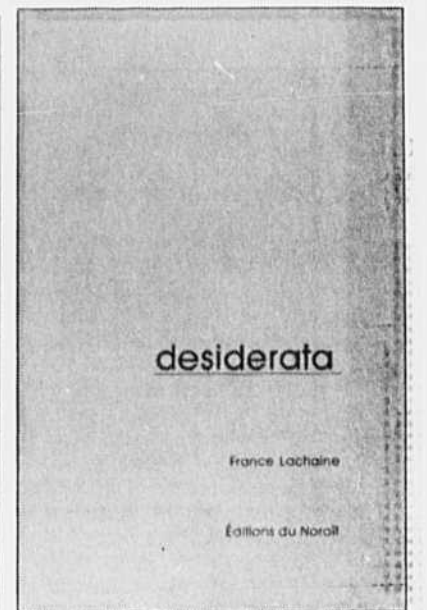
▲ Poésies

Il y a longtemps que la poésie de l'inouï me frappe de stupeur. *Les territoires de l'excès* de Francine Déry (Noroît, 1990) n'ont pas fait exception. D'abord, la préface de Denis Vanier m'a fortement commotionné, dès le titre sobre : *La délicatesse de son sacrement dans le chalet de l'agonie*. Plus loin, je n'ai pas pu rester insensible à « un amour aspiré par le matelas du feu » et quand j'ai lu que « les crèmes de l'urgence ne pénètrent plus les tabacs intimes », j'ai commencé à vaciller sur mes bases. Ce n'était pourtant que des hors-d'oeuvre.

Vanier, ménageant ses effets, m'attendait avec cette formule atterrante : Francine Déry est « la réincarnation textuelle de Gilles de Rais », doublée, si j'ai bien compris, d'une sœur de Lasagne enceinte de Bouddha et douée d'un « pouvoir en volutes ». Des promesses si mirobolantes, me suis-je dit, vont être difficiles à tenir. Allons voir en quoi consiste le pouvoir en volutes. Il s'agit d'une femme qui se promène à bicyclette. Elle est sujette à des « crises d'excès » où il lui arrive de « tartiner les asphaltes chauffés », de plonger dans des « fritures permissives », d'examiner la dentition des passants, de crier au loup, et quelques autres gamineries. Je me demandais en lisant : pourquoi l'auteur écrit-elle la bicyclette complice obéissant à l'engrenage pour se laisser conduire, au lieu de dire tout simplement la bicyclette roulaît ? Question innocente, qui montrait ma profonde méconnaissance du pouvoir en volutes. Je me suis demandé aussi, après 100 pages incandescentes, pourquoi le livre s'achevait sur les mots *Mehr Licht*. Pour parler plus sérieusement, le ton général de l'ouvrage m'a semblé celui d'un enfant qui se fait peur en imaginant des monstres cachés dans la tapisserie.

Dans *Desiderata* (Noroît, 1991), France Lachaine attaque fortement : *Indélébile loquacité adjure l'absente / du geste vilipendé*. Voilà du solide, et plus on avance, plus c'est impressionnant. *Des stimuli, tels matériaux ductiles — importunement jusqu'à provoquer le battement irrégulier... Elle jauge la tension des lémures immolant le phantasme... D'où vient cet amphigouri ? Est-ce encore une séquelle des sciences humaines ou retourne-t-on à René Ghil ? Mitemps où sa conscience insatiable geint l'exutoire. / Volontarisme n'entravera les heurts*. Je veux bien croire que l'urgence a inspiré tout naturellement ces énoncés. Elle ne m'inspire guère de les lire. *Quidam ne s'y mirerait*. Et puis c'est mélodramatique à souhait. Il est question de gouffres, de spectres, de fièvre infectieuse, de cris corporels, de terreur, de muante perturbée, de virago virginal, de créature écorchée, de forçat éborgné, de squelettes desséchés. Au total, un brie-à-brac de roman gothique abstrus.

Archipel de Monique St-Germain (Tryptique, 1991) est presque aussi sinistre. Celle qui s'y exprime est



violée par un hiatus et défile un peuplier. Le tragique « explose et se répand, abîme de sang ». Le texte est une « expulsion des entrailles », attendue par « une anatomie pendante ». Mon Dieu, démenageons avant l'expulsion. Mais c'est pour tomber sur la couverture de *Fugience*, de Johanne Laurier (Humanitas, 1991), où l'on dit que l'auteur « maîtrise avec une froideur calculée son univers de détresse ». Il y a donc des glandes, et puis la Nymphé, la Foudre, l'Hydre, l'Oeil, les Voix, les Furies, le Tout, l'Espace, la Durée, figurants d'un drame cosmique exorbitant. La Nuit, « ses énormes fesses » calées dans le brouillard, écarte les jambes et « des filets de lave brûlante » s'échappent « du cratère immense de son sexe incandescent ». Ciel, fuyons ces énormes lesses qui nous menacent.

La poésie d'Andrée Chedid, en moins cosmique, est tout aussi fertile en énoncés qui tournent à vide.

Poèmes pour un texte (Flammarion, 1991) rassemble 21 ans de production. *Naviguant depuis l'aube / Vers une mort certaine / Le courant s'accélère / Le présent s'assourdit*. Qui ne s'en serait douté ? Plus que ce genre de lapalissades, il aurait été intéressant d'apprendre de quoi est fait le présent, ou en quoi a consisté la navigation. On ne sait pas. Rien de concret ni de précis n'est touché. On dérive d'abstractions en généralités : le concert final, nos déserts, la paroi des jours, le réel, le rêve, la masse des pensées, les filaments du monde, les corps en travail, les mains ivres de récolte, les chaînes renaissantes, les portes rêches, etc.

Tout cela ne donne aucune prise à la lecture et l'intérêt ne s'établit jamais. Il est facile d'écrire « la

présence du réel » ; rendre quelque chose ou quelqu'un présent par les mots est une autre paire de manches, et je ne vois ce dur apprentissage esquissé dans aucun des cinq livres. Pour faire un pas dans cette direction, il faudrait rejeter, sans merci, logomachie, abstraction et généralités, qui toujours frappent à la porte les premières et détruisent, si on leur ouvre, toute possibilité de poésie.

Dans *Entre les fleuves* (Guernica, 1991), Nadine Litaif semble avoir eu conscience de ces écueils catastrophiques. On peut être estelle encore en deçà. Je n'en sais rien. Elle a déjà publié, chez Guernica, *Les métamorphoses d'Ishtar* en 1987 (réédition 1988), une suite de longs poèmes narratifs. Sa poésie a quelque chose d'un départ. Cela n'exclut pas les platitudes, les clichés, les redondances, la complaisance, les maladroites de toutes sortes, qu'un éditeur aurait dû voir. Ce qui me fait pourtant penser à un départ, c'est une prise sur le concret et un naturel que je cherchais en vain tout-à-l'heure.

Elle ne resta pas longtemps / Sa main posée sur la mienne / dans ce geste protecteur. / Et moi soudain j'ai fixé / l'éternité, / mon regard avait cessé de battre / (...) Elle avait la beauté veinée des turquoises / et Elle ne le savait même pas. / Une éternité dans ce geste. Ici, j'entends une voix capable de développements justes. Toutes les facilités et les gaffes que le naturel peut trainer, je suppose que le temps — c'est selon — leur donnera une amplitude fatale ou les réduira, et je souhaite qu'il penche pour la deuxième solution.

«Le livre le plus beau et le mieux illustré jamais produit au Canada.»
Henry James Morgan
The Canadian Men and Women of the Time (1898)

GEORGE MONRO GRANT, D.D.

LE QUÉBEC PITTORESQUE

ILLUSTRE SOUS LA DIRECTION DE L.R. O'BRIEN, PRÉS. R.C.A.
Avec la reproduction de cent gravures, sous gravures sur bois de l'époque
Traduit de l'anglais par Pierre DesRuisseaux
PRÉSENTATION PAR ROBERT LAHAISE



Format: 21,5cm x 28cm - Reproduction de 158 gravures sur bois de l'époque
Présentation de ROBERT LAHAISE

À la fois leçon d'histoire et traité d'ethnologie, à la fois cours de géographie et recueil d'anecdotes, *Le Québec pittoresque* propose un retour nostalgique au siècle dernier, une promenade sentimentale empreinte de poésie...

288 pages

34,95\$

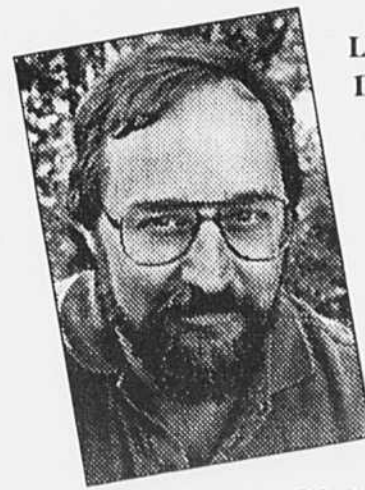
Cahiers du Québec n° 97
Collection Album

EN VENTE CHEZ VOTRE LIBRAIRE



QUÉBEC/AMÉRIQUE PRÉSENTE

Les Black Stones vous reviendront dans quelques instants



LE TOUT NOUVEAU ROMAN DE FRANÇOIS GRAVEL.

«Une offre de 25 000\$ pour écrire la biographie d'une inconnue. Je n'ai pas pu résister... mais est-elle vraiment une inconnue? L'enquête est ouverte. Un vrai suspense.»

«Les Black Stones est en quelque sorte la compilation des "meilleurs succès" de François Gravel.»
Marie-Claude Fortin, Voir

216 pages
19,95\$

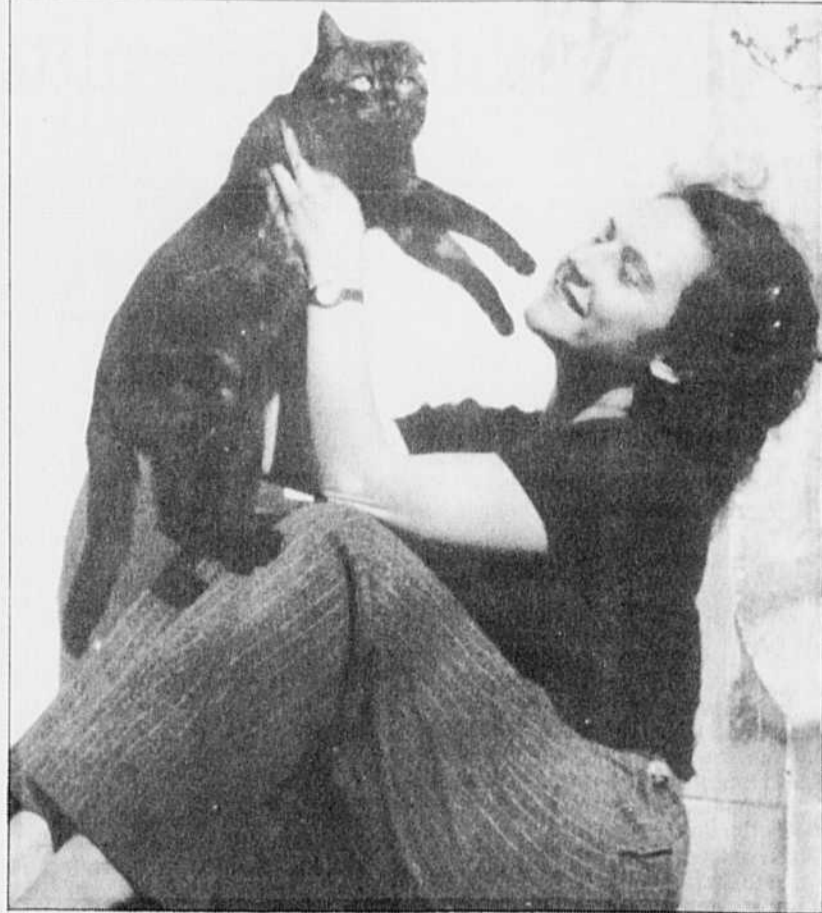


Le plaisir des Livres

Andrée MAILLET
Choses écrites

Carnet 1

D'AUSSEI loin que je me souviene, de vieilles gens m'ont aimée. Les premières cinq années de ma vie, j'ai vécu le plus souvent dans leurs maisons.



feuilles rouges, flocons mats s'irisant au sol, oiseaux-flèches, vents bleus, vents verts, vents jaunes qui s'habillent de bourrasques ou de pluie...

Passé le vestibule, le hall d'entrée, toujours chez Grand-Papa (avec deux lettres majuscules, s'il vous plaît : c'était un homme capital) sur une petite console devant un miroir de moyenne hauteur, le buste en bronze du maréchal Foch...

plus hauts qu'ils ne sont. Ces vieilles gens qui m'aimaient, les trois premiers d'abord car j'étais chez eux le plus souvent, avaient en commun la qualité sublime à mes yeux d'être Français de France.

Un pédiatre disait récemment : « Les petits enfants ont besoin de des adultes soient absolument fous d'eux ». Je ne sais pas si, pour écrire ou pratiquer l'art auquel on est destiné...

oublés aujourd'hui; je n'ai pas dit non plus que ce grand-père mon parrain, parrain de mes cousins, premiers-nés de chacune de ses filles...

Ce grand-père là, Normand d'abord, puis Acadien, venait de Saint-Jacques l'Acadien, paroisse du comté de Montcalm, fondée après le Grand dérangement par des Acadiens déportés sur les quais de Boston...

À ces quatre aïeux, les seuls que j'ai vraiment connus, à qui je dois tant : l'amour inconditionnel — ce que donnent tous les vrais grands-parents — et l'amour de la France par le seul fait que ces êtres adorés étaient Français...

L'auteur des Montréalais et des Remparts de Québec, Andrée Maillet, fondatrice de la section canadienne française du PEN Club, directrice de la revue Amérique française dans les années 50...

Les errances de Sisyphe

LA MUSIQUE DU HASARD

Paul Auster
Actes Sud, 1991, 236 pages
Francine Bordeleau

IL Y A toujours des pères dans les livres de Paul Auster. Des pères à jamais et une fois pour toutes absents, et des fils perdus, errants, en quête de leur identité et de leur géniteur.

L'invention de la solitude (Actes Sud, 1988) est expressément consacré à l'exploration de la figure paternelle. Marco Stanley Fogg, le héros de Moon Palace (Actes Sud, 1990), découvre, au terme d'inventables aventures, que Barber, son compagnon d'errance, n'est nul autre que son père — qui à lui-même était abandonné par le sien — et provoque involontairement sa mort après cette révélation.

Si je cite la fin de Moon Palace, c'est parce que celle de La musique du hasard y répond étrangement : « Et puis la lumière fut sur lui et Nashe, incapable de la soutenir plus longtemps, ferma les yeux ».

Jim Nashe, le personnage principal de La musique du hasard, n'a jamais connu ce père qui laisse un héritage de 400 000 \$ que lui et sa sœur se partageront.

À ces quatre aïeux, les seuls que j'ai vraiment connus, à qui je dois tant : l'amour inconditionnel — ce que donnent tous les vrais grands-parents — et l'amour de la France par le seul fait que ces êtres adorés étaient Français...

Pour qui suit l'oeuvre de Paul Auster depuis le début, les livres du romancier américain pourront sembler redondants. Ils me semblent plutôt se répondre l'un à l'autre, comme si chacun d'eux était le fragment d'un tout...

Mais on peut aussi lire La musique du hasard indépendamment du reste. On découvrira alors un récit puissant dont la force tient en grande partie à un extraordinaire sens de l'ellipse...



muscle, la maquette d'une ville utopique où le mal aurait été vaincu; mais le symbolisme naïf de cette « Cité du Monde » révèle, lorsqu'on s'y attarde, un monde cruel et totalitaire.

Plus on avance dans ce roman, plus on pénètre ce thriller intérieur, plus la figure mythologique de Sisyphe s'impose. Sisyphe, que les dieux avaient envoyé aux enfers et qu'ils avaient condamné à rouler sans cesse un rocher jusqu'au sommet d'une montagne d'où la pierre retombait...

Pour qui suit l'oeuvre de Paul Auster depuis le début, les livres du romancier américain pourront sembler redondants. Ils me semblent plutôt se répondre l'un à l'autre, comme si chacun d'eux était le fragment d'un tout...

Mais on peut aussi lire La musique du hasard indépendamment du reste. On découvrira alors un récit puissant dont la force tient en grande partie à un extraordinaire sens de l'ellipse...

Prenez la vie à deux poumons, Cessez de fumer!

DIAGNOSTIC
Vous voulez en savoir plus long sur l'école?
C'est DIAGNOSTIC qu'il vous faut... 12,95 \$

DIAGNOSTIC
Vous voulez en savoir plus long sur l'immigration?
C'est D. AGNOSTIC qu'il vous faut... 12,95 \$

7e FESTIVAL INTERNATIONAL DE LA POÉSIE

TROIS-RIVIÈRES DU 29 SEPTEMBRE AU 6 OCTOBRE 1991

INFORMATIONS: 819-379-9813

DIMANCHE LE 29 SEPTEMBRE
12h00 Brunch-poésie: Charles Dobzynski (France), restaurant Parc Portuaire...

19h00 Souper-poésie: Restaurant L'Artion, 1392 Hart, J.R. Marmol (San Salvador), J.R. Marmol (San Salvador)...

20h30 Poésie-son-et-lumière: Centre social du Cégep, Pav. Humanités, 3175 Laviolette (G. Amyot/Qué.)...

17h30 Souper-poésie: Hôtellerie Fugère, 44 Furey, Cap. D. Desautels (Québec), P. Rigoberto (Honduras)...

17h30 Diner-poésie: Café Mozart, 324 Boulevard, V. Magrelli (Italie), N. Morejon (Cuba), C. Montagu (Espagne)...

17h30 Souper-poésie: Hôtellerie Fugère, 44 Furey, Cap. D. Desautels (Québec), P. Rigoberto (Honduras)...

MARDI LE 1ER OCTOBRE
12h00 Poètes à l'UGTR: Catherine 3311 Bd. des Forges, F. d'Almeida (Cameroun), C. Montagu (Espagne)...

12h00 Diner-poésie: Café Mozart, 324 Boulevard, N. Morejon (Cuba), V. Magrelli (Italie)...

19h00 Poésie-son-et-lumière: Centre social du Cégep, Pav. Humanités, 3175 Laviolette (G. Amyot/Qué.)...

17h30 Souper-poésie: Hôtellerie Fugère, 44 Furey, Cap. D. Desautels (Québec), P. Rigoberto (Honduras)...

17h30 Diner-poésie: Café Mozart, 324 Boulevard, N. Morejon (Cuba), V. Magrelli (Italie)...

17h30 Souper-poésie: Hôtellerie Fugère, 44 Furey, Cap. D. Desautels (Québec), P. Rigoberto (Honduras)...

MERCREDI LE 2 OCTOBRE
12h00 Poètes à l'UGTR: Catherine 3311 Bd. des Forges, M. Luederbach (Espagne), A. Lorraine (Honduras)...

12h00 Diner-poésie: Café Mozart, 324 Boulevard, N. Morejon (Cuba), V. Magrelli (Italie)...

19h00 Poésie-son-et-lumière: Centre social du Cégep, Pav. Humanités, 3175 Laviolette (G. Amyot/Qué.)...

17h30 Souper-poésie: Hôtellerie Fugère, 44 Furey, Cap. D. Desautels (Québec), P. Rigoberto (Honduras)...

17h30 Diner-poésie: Café Mozart, 324 Boulevard, N. Morejon (Cuba), V. Magrelli (Italie)...

17h30 Souper-poésie: Hôtellerie Fugère, 44 Furey, Cap. D. Desautels (Québec), P. Rigoberto (Honduras)...

JEUDI LE 3 OCTOBRE
12h00 Poètes à l'UGTR: Catherine 3311 Bd. des Forges, C. Dobzynski (France), F. Montagu (Espagne)...

12h00 Diner-poésie: Café Mozart, 324 Boulevard, N. Morejon (Cuba), V. Magrelli (Italie)...

19h00 Poésie-son-et-lumière: Centre social du Cégep, Pav. Humanités, 3175 Laviolette (G. Amyot/Qué.)...

17h30 Souper-poésie: Hôtellerie Fugère, 44 Furey, Cap. D. Desautels (Québec), P. Rigoberto (Honduras)...

17h30 Diner-poésie: Café Mozart, 324 Boulevard, N. Morejon (Cuba), V. Magrelli (Italie)...

17h30 Souper-poésie: Hôtellerie Fugère, 44 Furey, Cap. D. Desautels (Québec), P. Rigoberto (Honduras)...

VENDREDI LE 4 OCTOBRE
12h00 Poètes à l'UGTR: Catherine 3311 Bd. des Forges, H. Pena (Nicaragua), D. Legier (Acadie)...

12h00 Diner-poésie: Café Mozart, 324 Boulevard, N. Morejon (Cuba), V. Magrelli (Italie)...

19h00 Poésie-son-et-lumière: Centre social du Cégep, Pav. Humanités, 3175 Laviolette (G. Amyot/Qué.)...

17h30 Souper-poésie: Hôtellerie Fugère, 44 Furey, Cap. D. Desautels (Québec), P. Rigoberto (Honduras)...

17h30 Diner-poésie: Café Mozart, 324 Boulevard, N. Morejon (Cuba), V. Magrelli (Italie)...

17h30 Souper-poésie: Hôtellerie Fugère, 44 Furey, Cap. D. Desautels (Québec), P. Rigoberto (Honduras)...

SAMEDI LE 5 OCTOBRE
12h00 Diner-poésie: Café Mozart, 324 Boulevard, V. Magrelli (Italie), N. Morejon (Cuba), C. Montagu (Espagne)...

12h00 Diner-poésie: Café Mozart, 324 Boulevard, N. Morejon (Cuba), V. Magrelli (Italie)...

19h00 Poésie-son-et-lumière: Centre social du Cégep, Pav. Humanités, 3175 Laviolette (G. Amyot/Qué.)...

17h30 Souper-poésie: Hôtellerie Fugère, 44 Furey, Cap. D. Desautels (Québec), P. Rigoberto (Honduras)...

17h30 Diner-poésie: Café Mozart, 324 Boulevard, N. Morejon (Cuba), V. Magrelli (Italie)...

17h30 Souper-poésie: Hôtellerie Fugère, 44 Furey, Cap. D. Desautels (Québec), P. Rigoberto (Honduras)...

DIMANCHE LE 6 OCTOBRE
13h00 Brunch-poésie: Denise Desautels, restaurant du Parc Portuaire, 1300 Parc Portuaire, 11 000 \$...

13h00 Diner-poésie: Café Mozart, 324 Boulevard, N. Morejon (Cuba), V. Magrelli (Italie)...

19h00 Poésie-son-et-lumière: Centre social du Cégep, Pav. Humanités, 3175 Laviolette (G. Amyot/Qué.)...

17h30 Souper-poésie: Hôtellerie Fugère, 44 Furey, Cap. D. Desautels (Québec), P. Rigoberto (Honduras)...

17h30 Diner-poésie: Café Mozart, 324 Boulevard, N. Morejon (Cuba), V. Magrelli (Italie)...

17h30 Souper-poésie: Hôtellerie Fugère, 44 Furey, Cap. D. Desautels (Québec), P. Rigoberto (Honduras)...

Logos of sponsors: Gouvernement du Québec, CHEY, Le Groupe GESTION, Les Productions GPECTA, estuaire, CHLNSSAM, Radio Canada, MULTICOM, CERRDOC, MOLSOL, OKEEFE, image, Bell, le nouvelliste, EMBOSNADE.